



1965





Hilze Ttd 2520
See



MEMOIRES TURCS

AVEC

L'HISTOIRE GALANTE

de leur séjour en France,

PAR *ACHMET DELY-AZET, BACHA*
A TROIS QUEUES, Turc de la suite de
S A I D É F F E N D I, Ambassadeur
Extraordinaire du Grand Seigneur.

SECONDE PARTIE.



A PARIS;

En l'Hôtel de son Excellence, rue de
Tournon, Fauxbourg S. Germain.

M D C C X L I I I .

Lu & approuvé par l'Approbateur Général
du Grand Seigneur.

MEMOIRES TURCS

A V E C

L'HISTOIRE GALANTE

De leur Roy en France,

Par M. de VILLARSAULT, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit,

Comte de Vaux, &c.

Seigneur de Villars, &c.

Par M. de VILLARSAULT, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit,

SECONDE PARTIE



A PARIS,

En l'Hôtel de son Excellence, rue de
Fouillon, l'Aurore, &c.

M D C C X L I I I

In Commission chez M. de VILLARSAULT, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit,





PREMIERE LETTRE
D'ACHMET
DELY-AZET,
BACHA A TROIS QUEUES,
A
ATALIDE,
SON ESCLAVE FAVORITE.

N O U S sommes enfin ar-
rivés à Paris, ma che-
re Atalide; quel Pays!
quelle s mœurs! On nous regar-
de ici comme des hommes ex-

A

traordinaires, d'un caractère bizarre, d'une humeur mélancolique. Les François, élevés dans des idées qui leur sont particulières, nous blâment de n'avoir pas ces façons vives, ces légèretés, ces caprices, qui nous paroissent ridicules en eux, & qu'ils érigent en vertus.

Que je trouve la France différente du portrait charmant que je m'en étois formé sur le récit que tu m'en fis cent fois : le Ciel, à t'entendre, n'avoit pas d'habitans plus accomplis; nous n'étions que des barbares; non, belle Françoisé, dans toute la Nation je ne trouve rien que tu ne surpasses à mes yeux. Te possédant dans mon Serrail, je possède ce que la France a de plus aimable; j'en puis parler mieux qu'un autre, mettant toute mon étude à la connoître. De quel



3

secours ne m'est pas à présent
la Langue de ta Patrie, que tu
m'as apprise par l'habitude que
j'ai eu si long-tems de te l'en-
tendre parler, & de te la parler
moi-même.

Content du nom obscur sous
lequel je me suis donné en ce
pays de tous mes titres, je n'ai
gardé que celui d'ami de Saïd-
Effendi; je puis me dérober,
quand je veux, au faste qui l'en-
vironne. Moins honoré, mais
plus libre que lui, je suis maître
de mes démarches & de mon
tems: la bienséance & le titre
d'Ambassadeur de la Porte Ot-
tomane le retient, sans cesse,
avec ce qu'on nomme ici les
gens de Condition, je puis les
voir avec lui; & la gravité de
son ministère l'empêche de des-
cendre avec moi parmi le peu-
ple, & de jouir du plaisir d'en

A ij

examiner les ridicules. Amusemens plus agréables à mes yeux que tous ces honneurs importuns, qui le tiennent enchaîné dans une continuelle contrainte.

Je t'ai promis, belle Esclave; l'histoire fidelle de notre séjour en France : il est juste de te satisfaire & de te rendre compte du peu de tems qu'il y a que nous y sommes.

Rien n'a été plus brillant que notre réception dans les Villes qu'il nous a fallu traverser pour arriver à Paris. Je passe sous silence tous ces honneurs glorieux à recevoir, charmans à la vue, & fort ennuyeux à lire pour m'arrêter à une aventure assez plaisante, qui m'est arrivée sur la route.

Comme j'avois coutume de précéder la marche de l'Ambassadeur, suivi de quelques-uns de

5

mes Esclaves , j'apperçus un jour à l'approche d'un petit village des hommes & des femmes en assez grand nombre , qui s'avançoient au devant de moi sur deux colonnes assez mal rangées ; celui qui marchoit à leur tête portoit devant lui un morceau d'étoffe blanche , & quadrée , suspendue à un bois assez long : c'étoit , me dit-on , une banniere ; un autre le suivoit avec une Croix ; je ne sçais ce que ces bonnes gens chantoient tous ensemble : cette espèce de cérémonie étoit nouvelle à mes yeux. Je m'arrêtai un moment pour examiner si c'étoit à nous qu'on en vouloit ; je vis bientôt qu'on me prenoit pour l'Ambassadeur. Cette multitude d'hommes grossiers se mit à genoux ; le plus respectable sans doute , revêtu d'une espèce de robe

A iij

de toile blanche , & portant un bonnet noir , s'approcha de moi ; c'étoit ce qu'on nomme en France le Curé de la Paroisse : il me salua avec respect , & me dit , en me donnant à baiser je ne sçais quoi , qu'il portoit très-précieusement :

» Le grand Prophète que je
 » viens vous annoncer est autant
 » au dessus de Mahomet , que les
 » cédres du Liban sont au-dessus
 » de l'Alcoran. Votre Mahomet , j'ose le dire devant le
 » Soleil qui nous éclaire , oui ,
 » votre Mahomet , tout grand
 » qu'il est , ne vaut pas mieux
 » que le bon Larron. Depuis
 » huit jours entiers tous mes Paroissiens que vous voyez prosternés devant vous , font des
 » vœux au Ciel pour obtenir le
 » salut de votre ame.

En finissant ces mots il prit

un petit bâton environné de crins par un bout, qu'il trempa dans de l'eau, & nous en jetta à travers le visage, en disant : *Kyrie eleïson*. Si ce bon vieillard n'eut pas fait cette auguste cérémonie avec autant de gravité, j'aurois cru qu'il vouloit se moquer de nous. Je me contentai d'essuyer ma barbe qu'il avoit mouillée, & de me mettre en devoir de suivre mon chemin; mais il ne me fut pas possible, les *Kyrie eleïson* continuèrent, & on commença à nous laver le visage tout de nouveau; c'étoit apparemment pour nous purifier. Après un bon quart-d'heure le Chef de cette troupe rustique reprit sa harangue, qu'il continua ainsi :

» Nous venons de prier tous
 » les Anges du Paradis de vous
 » prendre sous leur protection,

A iij

» & de vous porter sur leurs ai-
 » les dans la Jerusalem céleste.
 » Je l'espere de la bonté du Tout-
 » puissant, s'il daigne vous con-
 » vertir ; gardez-vous de devenir
 » Janséniste : Jansénius étoit un
 » vrai Mahometan, & peut-être
 » encore pis. Que sçait-on ? ce
 » n'est pas sans sujet qu'il a été
 » excommunié par notre très-
 » Saint Pere le Pape, qui a suc-
 » cédé à S. Pierre, & aux Em-
 » pereurs Romains.

A ces mots la mémoire man-
 qua heureusement à notre Ha-
 rangueur : il voulut prendre un
 papier, sur lequel apparemment
 son discours étoit écrit (car ce
 ne font pas là de ces discours
 qui se font sur le champ) mais
 je le priai de me le donner, en
 l'assurant que nous lirions à no-
 tre loisir ce qui lui restoit à nous
 dire ; il me le remit très-dévo-

9

tement après l'avoir arrosé de cette eau, qui étoit de toutes les cérémonies ; le reste de ce discours contenoit mille extravagances ; je te le ferai voir à mon retour à Constantinople. Je le garde très-précieusement.

Je crus en être quitte ; mais point du tout. Comme nous n'étions pas loin du village, le bon Curé me pria de mettre pied à terre, & de marcher sous une espèce de dais, ce que je refusai. Un homme en chemise, & habillé à peu près comme le vieillard qui nous rendoit ces ridicules honneurs, si ce n'est qu'il avoit la tête nuë, faisoit de tems en tems arrêter mon cheval pour me jeter, non plus de l'eau, mais du feu avec de l'encens au visage : ce mal-adroit faillit vingt fois à me bruler la

barbe. Jusques - là ce jeu m'a-
voit amusé , mais il commença
à m'incommoder; & comme ces
honneurs s'adessoient plus natu-
rellement à Saïd - Effendi notre
Chef , je déclarai à ces bonnes
gens que je n'étois point l'Am-
bassadeur. Saïd-Effendi qui parut
tout - à - coup avec une suite
beaucoup plus nombreuse & plus
brillante que la mienne , me dé-
livra de ces importuns. Son Ex-
cellence ne voulut pas s'arrêter ,
ce qui désespéra le bon vieillard,
qui alloit sans doute recommen-
cer ses *Kyrie eleïson*.

Un petit dîné nous attendoit
chez le plus opulent de cette
bourgade. Saïd - Effendi vou-
lut faire mettre à sa table le res-
pectable vieillard , qui étoit ve-
nu lui rendre à peu près les mê-
mes honneurs qu'il m'avoit pro-

digués ; mais il lui répondit gravement qu'il seroit damné s'il mangeoit avec des Turcs. Je vous donnerois bien quelqu'argent , lui dit Saïd-Effendi en plaisantant , pour soulager votre Paroisse, que vous me dites être très-pauvre , si je ne craignois que l'argent des Turcs ne vous damnât. Oh ! ne craignez rien , interrompit le Curé avec zele , je le tremperai dans de l'eau-bénite , & je défie le Diable de s'en servir après pour nous nuire. Il présenta en même-tems un plat à l'Ambassadeur , qui y mit quelques pieces d'or dans un turban que le bon Prêtre promit de faire servir de bonnet au Patron du village le jour de sa fête , après l'avoir bénit, bien entendu.

Nous continuâmes notre route vers Paris. A peine fûmes-

nous arrivés en cette Capitale, belle Atalide, que mes premiers soins furent de chercher ta famille pour lui remettre les secours que tu lui envoies. Qu'elle en avoit besoin ! Que tu trouverois ton sort heureux si tu pouvois le comparer avec celui de tes sœurs ! elles ne sont pas toutes également à plaindre ; mais le plus beau de leurs jours ne vaut pas le plus triste des tiens.

Ce ne fut pas sans peine que je découvris ta pauvre mere, reléguée dans le haut d'une maison presqu'inhabitable, où regnoit la pauvreté & la misere. A la vue de ces tristes lieux mes entrailles s'émurent ; tu m'as communiqué, chere Atalide, tes généreux sentimens : mon cœur, formé par le tien, en a

pris la douceur ; les Turcs ne font pas toujours ce qu'ils paroissent en public , tu peux leur rendre plus de justice qu'on ne leur en rend dans ta Patrie ; c'est dans le Serrail qu'il faut nous avoir vus pour nous connoître.

Ta mere fremit à ma vue , toi-même ne fremis-tu pas la premiere fois que tu me vis ? N'avez-vous pas , lui dis-je , une fille nommée Atalide ? A ce tendre nom elle soupira , & me demanda , en pleurant , si j'en sçavois quelques nouvelles. Hélas , me dit-elle , il y a près de cinq ans que je n'en ai ouï parler ! Un jeune François qui l'avoit enlevée , périt , dit-on , en traversant la mer pour se rendre en Italie ; je n'en sçais pas davantage. D'où connoissez-vous Atalide ? Vivroit-elle encore ? Qui

vous a dit que j'étois sa mere ?
 Comment avez-vous pu me
 trouver ? Et que venez-vous me
 dire ? Qu'Atalide n'est point mor-
 te , lui répondis-je , & qu'elle
 vous envoie des secours que
 vous n'attendez pas. En-même-
 tems je lui remis une bourse de
 ta part , & lui promis de ne la
 laisser manquer de rien : elle l'ac-
 cepta avec une joie proportion-
 née au besoin qu'elle en avoit.
 Que ne fit pas cette tendre fem-
 me pour me remercier ? plus
 curieuse qu'auparavant de sça-
 voir de tes nouvelles , elle me
 pria de lui en apprendre ; je lui
 dis que je t'avois mise auprès de
 mes filles , & lui sauvai ainsi la
 douleur de te sçavoir dans un
 Serrail. Elle ignore le bonheur
 que tu y goutes ; je le lui ai ca-
 ché , parce qu'en France on ne
 peut se l'imaginer , & qu'on se

persuade que nous ne regnons qu'en tyrans sur les belles que nous y tenons captives. Tu le sçais, aimable Atalide, qui de nous deux donne des loix à l'autre.

Ta Lettre, que je remis à ta mere, acheva de la convaincre que tu n'étois point malheureuse ; elle en baïsa mille fois les caractères, & voulut sçavoir par quelle étrange aventure tu étois tombée entre mes mains. Je n'eus garde de lui dire que je t'avois achetée d'un Marchand d'Esclaves, qui t'avoit faite prisonniere sur nos côtes, où une horrible tempête t'avoit jettée ; mais je lui appris, ainsi que nous en étions convenus ensemble, que ton ravisseur ayant changé de dessein, t'avoit conduite à Constantinople, où tu t'étois délivrée de ses mains pour t'enga-

ger de toi-même, & non comme esclave, au service de mes enfans : elle parut satisfaite de ma réponse.

Une jeune fille des plus aimables que je vis entrer me frappa par la simplicité de ses habits, qui sembloient donner un nouveau lustre à ses charmes. La beauté, comme la vertu, n'a pas besoin d'ornemens pour paroître avec avantage. Nous croyons, aussi-bien que les Chrétiens, dont tu m'as vanté si souvent la Morale, qu'on cesse d'être vertueux dès qu'on veut le paroître. J'ose dire qu'il en est de même de la beauté : si elle ne disparoît pas, elle diminue beaucoup de son prix en voulant trop se faire valoir. Les hommes, avec tout leur art, peuvent-ils perfectionner ce que le Créateur a pris soin d'embellir.

Je

Je reconnus bientôt que la beauté que je voyois étoit ta sœur : séduit par sa ressemblance avec toi, je ne fus pas maître de modérer mes transports ; elle recula saisie d'horreur au mouvement que je fis pour baiser une de ses mains. Ah ! Dieu, quel homme, s'écria-t-elle ! Remettez-vous, lui dis-je, de votre frayeur, je ne veux point vous faire de violence ; jugez mieux du motif qui me conduit ici. Ta mere lui dit que je venois de ta part leur faire du bien : cette tendre fille se jetta à mes genoux, en me demandant, les larmes aux yeux, si elle ne te reverroit plus ? Il ne tiendra qu'à vous, lui dis-je, voulez-vous venir avec moi, je vous ferai un sort heureux ? Non, me dit-elle, le Dieu que j'adore m'appelle ailleurs ; je brûle de me consacrer

B



à lui pour toujours ; j'en ai la volonté , faut-il que je n'en aye pas la puissance !

Quoi , ma fille , lui dit ta mere ! cet Abbé respectable à qui je viens de t'envoyer , & qui m'avoit promis de t'aider de ses secours après avoir éprouvé ta vocation , n'a donc rien fait pour toi ? Ah ! ne m'en parlez pas , reprit Emilie , c'est un monstre digne du courroux céleste : qui l'eût cru... Elle n'en dit pas davantage , ses yeux mouillés de larmes exciterent ma curiosité & celle de ta mere ; nous pressâmes ta sœur de nous raconter ce qui lui étoit arrivé.

Un laquais ne m'eut pas plutôt annoncée , nous dit-elle , que je fus introduite dans l'appartement de Monsieur l'Abbé : je traversai d'abord une antichambre , dont le luxe m'annonçoit que le

maître de la maison étoit bien en état de me faire du bien. J'entrai pleine d'esperance, dans un cabinet superbe; l'Abbé de L*** se chauffoit couché négligement sur un sofa, environné d'un double paravent. Approchez la belle, me dit-il, en me voyant. Je me tins un moment droite devant lui, ayant toujours les yeux baissés, & les bras croisés, avec cette timidité qui accompagne d'ordinaire les malheureux. Monsieur l'Abbé, sans lever sa tête de dessus le triple carreau qui le soutenoit, me regardoit avec complaisance. J'ignorois ses indignes desseins: Que l'on juge mal du monde, me disois-je en moi-même, à voir cet extérieur qui semble ne respirer que la mollesse. Qui diroit que cet Abbé ait tant de charité, & que c'est pour mon bon;

heur éternel qu'il me fait venir ici? Que je me trompois! Approchez mon cher enfant, me dit ce monstre avec une bonté apparente, après m'avoir bien examinée: vous voulez donc vous faire Religieuse? Quel dommage! Dieu n'exige pas de si grands sacrifices; on peut être sauvé sans courir s'enfvelir toute vivante: vous me paroissez si délicate, si aimable, que ne vous mariez-vous plutôt? vous sçavez ce que Saint Paul dit du Mariage; vous êtes bien capable de faire le bonheur d'un tendre amant. Se peut-il que vous fuyiez les hommes! Asséyez-vous sur ce sofa, mon enfant, ajouta-t-il, en me ferrant la main; que craignez-vous? il faut bien que j'éprouve si votre vocation vient du Saint Esprit. A ces mots il me baïsa la main, & me prenant de la sienne par le

menton , il voulut la poser sur
ma gorge qu'il regardoit fort at-
tentivement. Je me retirai avec
indignation ; il me retint, & me
prenant entre ses bras. Ne crai-
gnez rien , charmante Emilie,
me dit-il, je suis honnête hom-
me. Faites - le donc voir, lui ré-
pondis-je avec fierté : en même
tems il me présenta, pour me
calmer , l'argent qu'il me falloit
pour entrer dans un Couvent ;
Je verrai, poursuivit-il, si vous
êtes reconnoissante & si vous re-
fuserez de rendre heureux un
moment celui qui vous donne
généreusement de quoi l'être tou-
te votre vie, & pendant une éter-
nité. Ce n'est pas un crime si
grand que vous vous l'imaginez
peut-être, que j'exige de votre
bon cœur. Un peu de foiblesse
fera assez bien réparé par la vie
austere & retirée que vous

mènerez le reste de vos jours. Quelques Saintes ont commencé par-là, & c'est le souvenir d'un moment de plaisir qui a produit en elles cette contrition parfaite qui les a rendu si cheres aux yeux de Dieu. On ne peut ni pleurer ni gémir sur des fautes que l'on n'a point faites. Oui, ma chere fille, les plus grands libertins ont été les plus grands Saints & la plûpart ont avancé à pas de géans dans la voie du salut, au lieu que ces ames lâches qui ont vécu dans l'innocence, demeurèrent pour l'ordinaire dans un état de tiédeur : état d'autant plus dangereux, qu'il est dit dans l'Ecriture ; *Qu'il vaudroit mieux être froid que tiède.* Il me cita ce passage en latin, ajouta Emilie ; & prenant pour un consentement le silence que me faisoit garder l'horreur & le frémissement que

me caufoit un semblable discours, il voulut mettre à exécution sa morale diabolique. Ce débauché osa gliffer quelques louis dans mon sein qu'il eut l'insolence de découvrir, & fit son possible pour mettre le reste dans ma poche en me tirant sur le sofa où il étoit, & que j'avois quitté. Garde ton or, lui dis-je avec mépris, monstre exécration ! j'aime mieux être malheureuse le reste de mes jours, que d'acheter au prix que tu me proposes la tranquillité d'une vie passagère. Je m'arrachai de ses bras en fureur & sortis en pleurant.

Je demandai ce que c'étoit que des Abbés ? Ce sont des Ministres de notre Religion, me dit Emilie, ou plutôt c'en sont les destructeurs. C'est un tas d'hommes inutiles à l'Etat, sans nom & sans talens pour la plupart, qui

détruisent les Autels qui les font vivre, & qui prêchent la pauvreté dans le sein de l'opulence. As-tu jamais vu, chere Atalide, quelque chose de semblable parmi les Ministres du grand Mahomet?

Indigné contre cet Abbé, la seule humanité fut plus puissante sur mon cœur que la Religion ne l'avoit été sur le sien. Je consolai ta sœur le mieux que je pus, & lui promis l'argent qu'il lui falloit pour se consacrer à son Dieu. J'ai cru le pouvoir faire sans offenser Mahomet. Il est de certaines vertus morales qui doivent s'exercer envers tous les hommes.

On nous traite ici de barbares : qui des François ou de nous mérite mieux ce titre ? Que devoit sans moi, la vertueuse Emilie ? Faut-il que chez une nation si riche & qui se vante d'être si polie,

cée.

cée, la vertu ne puisse trouver un asyle qu'en payant; mais parmi des peuples chez qui l'on vend le droit de sépulture aux morts, on peut bien vendre une prison aux vivans?

Emilie par mes soins va être renfermée avec des Vierges. Elle me vante sa félicité prochaine; mais je suis plus heureux qu'elle, puisque j'en suis l'auteur, & que j'ai le plaisir de t'apprendre une nouvelle qui ne peut manquer de t'être agréable.

Je voulus sçavoir de ta mere combien elle avoit d'enfans: Il me reste encore deux filles, me dit-elle; mais que leur sort est à plaindre, & que je la suis moi-même de ne pouvoir faire cesser leur infamie! Elle ne prononça ces dernieres paroles qu'en pleurant. Je fis ce que je pus pour arrêter ses larmes en lui promet-

C

tant de donner aussi des secours à tes autres sœurs. Hélas ! me dit-elle, avec le malheur de se perdre, elles ont encore celui de ne manquer de rien ; de jeunes Seigneurs fournissent à leurs dépenses & sont les compagnons de leur débauche ; pour achever de me désespérer & de se perdre, la cadette qui se nomme Lucile brigue une place à l'Opéra.

Comme je ne faisois qu'arriver à Paris, je demandai ce que c'étoit que l'Opéra ? c'est un de nos spectacles, me dit ta tendre mère, où de jeunes filles voluptueusement parées, s'assemblent sur les cinq heures du soir pour étaler sur un Théâtre tout ce qui est capable d'exciter des désirs violens & des passions criminelles : elles dansent avec indécence, chantent d'une voix tendre & luxurieuse, déclament avec des

graces féduisantes ; enfin elles emploient tout leur art à allumer des feux sur lesquels sont fondés les plus beaux de leurs revenus. Elles commencent aux yeux du Public une scene qu'elles achèvent dans l'intérieur de leur maison avec ceux des spectateurs qui sont curieux d'en voir le dénouement. Plusieurs femmes servent à nos plaisirs, plusieurs hommes servent aux leurs.

Le sort de ces esclaves de tout un peuple, chere Atalide, te flatteroit-il plus que le tien ? Elles ont le Public pour maître, & tu n'as que moi : ce qu'elles font sur un Théâtre, vous le faites toutes dans nos ferrails ; n'est-ce pas par vos chants, par vos danses que vous allumez nos désirs ? libres que nous sommes de les éteindre avec celle d'entre vous qui nous a plû dayantage. Notre loi nous

le permet & ce n'est que dans le secret que nous vous donnons la liberté d'exciter nos passions. La loi des chrétiens défend ces sortes de plaisirs ; & c'est en public que des filles à leur gage s'étudient à verser dans leur cœur des feux qu'ils appellent criminels. Puis-je raisonnablement penser qu'ils en sont convaincus ? Ton esclavage n'est-il pas plus heureux que la honteuse liberté dont jouissent ces sortes de Françaises ? Leur sort est envié ; quel Pays !

Vous avez une fille , dis-je à ta mere , qui veut se mettre à l'Opéra ? Je suis assez malheureuse , me dit-elle , pour ne pouvoir l'empêcher ; les reproches que je lui en ai faits cent fois l'ont éloignée de moi : j'ignore jusqu'à sa demeure. Je languis en ce triste lieu ; elle le sçait & ne daigne

pas penser à moi. Une jeune personne veut-elle se perdre ? tout lui rit : mille protecteurs intéressés s'offrent à l'envi ; elle se trouve bientôt en état de se passer de ses parens. Veut-elle être vertueuse ? chacun l'abandonne. Que devoit Emilie sans vos généreux secours ? puisqu'un Ministre sacré de notre Religion refuse à la vertu ce qu'il veut bien accorder au crime : où trouvera-t-elle des Protecteurs ?

Eloïse l'aînée de toutes mes filles, ajoûta ta mere en fondant en larmes, est entretenue par un riche Seigneur qui lui fait un sort brillant : elle vit avec lui à la campagne ; elle a changé jusqu'au nom de sa famille, elle le croit indigne d'elle ; mais elle se rend justice, elle est indigne de le porter.

Ta sœur, belle Atalide, jouis-

soit d'un sort à peu près sembla-
 ble au tien : elle eût été heu-
 reuse si les François pouvoient
 être constans. Rien ne lui man-
 quoit ; une foule de domestiques
 ardens à la servir , prévenoit jus-
 qu'à ses moindres désirs : les ha-
 bits les plus superbes , les équi-
 pages les plus lestes étoient pour
 elle. Il sembloit qu'elle dédaigna
 la terre , à peine vouloit-elle la
 toucher du bout du pied. On ne
 la voyoit que dans des chars dor-
 rés, ses regards portés de côté &
 d'autre, avec fierté, ne daignoient
 s'arrêter sur rien. Etoit-elle en
 compagnie, elle commençoit à
 parler à plusieurs personnes, &
 sortoit sans prendre la peine d'a-
 chever ce qu'elle vouloit leur di-
 re. Venoit-elle à Paris, elle avoit
 les premières loges aux specta-
 cles, & se plaignoit quelquefois
 de ce qu'on ne commençoit pas

quand elle avoit pris place. Dans un après-midi elle paroissoit successivement dans toutes les promenades. Appercevoit-elle une robe d'un nouveau gout, il lui en falloit le lendemain une semblable, plus riche encore si cela se pouvoit.

Tes souhairs, charmante Aralide, sont plus bornés, je t'en souhaiterois de plus grands encore pour avoir le plaisir de te prouver que je ne cede en rien au généreux François qui adoroit ta sœur. Paris retentissoit du bonheur d'Eloïse. Toutes les femmes ambitionnoient son sort. A qui son amant n'avoit-il pas dit les faveurs qu'il en avoit reçues? Les François sont naturellement indiscrets, ils croient qu'un bonheur ignoré cesse d'être bonheur. Tout délicats qu'ils se flatent d'être en fait de tendresse, ils ne

peuvent comprendre que le plaisir d'aimer & d'être aimé suffit pour être heureux. Ils le paroissent plus que nous, & nous le sommes plus qu'eux. Le principe de notre félicité n'est-il pas au fond de notre cœur? Ont-ils fait une nouvelle conquête, il faut que le Public la connoisse; on la voit aux spectacles avec eux; ils lui parlent confidemment aux yeux de tout le monde. Combien cet amour si vif en apparence, & qui fait tant de bruit dure-t-il? un printemps, quelquefois moins encore: En voici la preuve.

Le Duc de B*** dégoûté d'Eloïse chercha bientôt à s'en défaire, & trouva des prétextes pour servir de voile à son inconstance. En manque-t-on quand on cesse d'aimer? Une femme commence-t-elle à plai-

re à un François, elle est sans défaut à ses yeux ? Veut-il la quitter après en avoir joui, elle est sans belles qualités. Il les retrouve toutes dans une autre qui vaut moins que la première.

L'orgueil de la superbe Eloïse s'évanouit en un moment, en vain eut-elle recours aux larmes, on ne daigna pas seulement les essuyer. Le lendemain son appartement fut occupé par une nouvelle conquête du Duc de B***, & Eloïse contrainte d'en sortir. Son cœur fut quelque tems à se défaire de la douce habitude qu'elle avoit contractée d'avoir tout en abondance. Ta trop imprudente sœur ne voulut rien diminuer de son faste dans l'esperance de pouvoir encore plaire. Ici les femmes se croient jeunes à tout âge. Son tems étoit passé, les graces l'avoient aban-

donnée; la misere commençoit à prendre leur place, lorsqu'un homme de robe daigna jeter les yeux sur elle: il vient de la mettre dans une petite chambre garnie, où il l'entretient aux dépens de ceux à qui il vend la justice. On dit qu'il change tous les mois. Ta sœur vieillit tous les jours: bientôt elle deviendra la proie des laquais qui l'ont servie.

Tel est, dit-on, en France le sort de celles qui se sont consacrées à l'amour, & Paris est plein de ces coquettes surannées, qui manquant de tout ne conservent que le triste souvenir d'avoir été heureuse, & l'idée d'un home qui les dédaigne après les avoir adorées. Voit-on parmi nous, chere Atalide, quelque chose de semblable. Nous jouissons, il est vrai, de plusieurs esclaves que nous tenons renfermées ensemble; mais

nous passons de l'une à l'autre sans abandonner celles que nous quittons. C'est manquer de délicatesse, dit-on, en ce Pays plus barbare que le nôtre. Vertu bizarre, dont on ne connoît que le nom en France.

Que Mahomet connoissoit bien le cœur de l'homme, quand il ne voulut point le borner dans ses plaisirs ! Ce grand Législateur ne pouvoit s'imaginer que le Souverain de l'Univers eût mis tant de désirs dans notre cœur pour le seul plaisir de nous les faire combattre sans cesse. *Que nous jouissions d'une femme de plus ou de moins, qu'en revient-il de plus à la gloire du Créateur, dit ce Prophète dans un chapitre de l'Alcoran, pourvu que son nom soit sacré parmi nous, que nous célébrions sa puissance, & que nous chantions ses louanges ? pourquoi*

s'offenseroit - il de notre félicité ;
 puisqu'il nous a créés pour être heu-
 reux ? N'en doute pas, belle Es-
 clave, c'est la jalousie & le capri-
 ce des hommes qui a produit cet-
 te vertu barbare, qui condamne
 l'homme à la jouissance d'une seu-
 le femme. Que m'importe que la
 Religion des Chrétiens soit plus
 parfaite que la nôtre, si nous som-
 mes plus parfaits qu'eux ? nous
 manquons à moins de devoirs,
 puisqu'ils ont de plus que nous
 la plus aimable des passions à
 combattre, & qu'ils la combat-
 tent si peu.

Où m'emporte mon zèle, ai-
 mable Atalide ? ce discours te dé-
 plaira sans doute. Les préjugés
 de l'enfance ne sont pas encore
 bien effacés dans ton cœur. Que
 ne me dirois-tu pas, si tu pouvois
 me répondre ? peut-être que le
 sort de ta sœur Emilie te paroît

préférable au tien : regreterois-tu encore ta patrie ? si tu connoissois les hommes qui l'habitent , tu oublierois bientôt une terre qui ne mérite pas de te posséder. Le sort d'Eloïse te paroît-il si charmant ? que peux-tu désirer ? n'est-tu pas ce qu'elle fut dans le tems le plus brillant de sa vie sans rien craindre de mon inconstance ? Quand mon gout pour toi deviendra moins vif , les douceurs de l'amitié succéderont aux transports de l'amour , & l'amour renaîtra de l'amitié. Combien de fois ne t'ai-je pas vue toi-même me conduire quelque jeune esclave que tu engageois à me prodiguer ses faveurs pour rallumer mon amour éteint dans tes bras ? Mais avec quelle ardeur ne retournois-je pas à tes pieds, quand mes feux rallumés me faisoient esperer de pouvoir encore être heureux avec toi ?

Adieu, belle Atalide, repose-toi sur moi du soin de ta famille : je la visite souvent, elle t'est chère, pourroit-elle ne me le pas être ? Toujours occupé du bonheur de te plaire, je ne pourrois vivre éloigné de toi, si je ne te rendois mon absence précieuse en te donnant en ces climats éloignés des preuves de mon amour.

Vivez toujours toutes en bonne intelligence ; amusez-vous à la peinture, à la broderie, à la danse & à la musique. Parlez souvent de moi dans vos entretiens ; désirez ma présence ; préparez de nouveaux jeux ; inventez de nouvelles façons de me procurer du plaisir : que ce soit-là votre étude principale. Que de jours heureux vont suivre mon retour ! C'est à toi, belle Atalide, que je brule de consacrer le premier adieu.

RÉPONSE
D'ATALIDE

*Au Bacha Achmet Dely - Azet
son Seigneur.*

Uoi, Seigneur, vous daignez penser à votre Esclave, & vous abaisser jusqu'à lui rendre compte de votre séjour en France? Quelle bonté! Il semble que vous n'ayez entrepris ce long voyage, que pour m'attacher à vous par de nouveaux bienfaits. Hélas! comment voulez-vous que je les reconnoisse? je ne possède rien que je ne tiene de votre générosité. Triste état pour une ame reconnoissante: devois-je m'attendre à un sort si heureux! soit que je me rap-

pelle le passé, ou que je jette les
 yeux sur le présent, tout me dit
 que je ne suis point confondue
 parmi cette foule d'Esclaves de
 toutes les nations qui peuplent
 votre ferrail. Qu'ai-je fait qui
 m'ait mérité cette faveur?

A peine fus-je en votre puis-
 sance, que vous me distinguâtes
 de mes compagnes. Permettez-
 moi, Seigneur, de me rappeler
 ces tems heureux pour adoucir
 la douleur que me cause votre
 absence. Je ne vous reçus point
 entre mes bras comme mon maî-
 tre, mes larmes vous touchèrent:
 il étoit nouveau pour vous de
 trouver de la résistance dans une
 femme. Mes refus exciterent vos
 désirs, & mes prieres modere-
 rent vos transports. Hé bien, me
 dites-vous, attendri par mes
 pleurs, je te jure par Mahomet
 que je ne jouirai jamais de tes
 caresses

caresses qu'à titre de faveurs : aï-
fez d'autres Esclaves briguent
l'honneur de me prodiguer les
leurs, puisque je trouve dans ma
vie une femme qui me resiste,
c'est à force de bienfaits que je
veux la vaincre.

Je ne m'étois pas attendue,
je l'avoue, à trouver de si géné-
reux sentimens dans un Turc,
dont je m'étois fait un portrait
bizarre; dès ce jour, Seigneur,
je fus votre Esclave à plus d'un
titre; ces idées barbares que je
m'étois formées du ferrail s'é-
vanouirent dans un instant: vous
partites pour commander l'Ar-
mée qui marchoit contre les Per-
sans; la douleur que j'eus de me
voir séparée de vous, m'apprit
que je vous aimois, & les
alarmes où me jettoit votre
absence me le confirmerent bien-
tôt; vous revintes couvert de

D

Lauriers, vainqueur de vos ennemis & de mon cœur; vous dûtes vous attendre à plus d'une victoire: la Fortune n'abandonne & ne favorise jamais à demi, ses excès sont connus.

Je fus la première de vos Esclaves que vous daignâtes visiter à votre retour: vous jurâtes même de n'en pas voir d'autre que moi que vous ne m'eussiez rendue sensible; le moment n'étoit pas loin; les étoffes superbes que vous me rapportâtes de Perse ne furent point ce qui me fit céder à vos transports, de tous vos dons celui de votre cœur me fut le plus précieux; enfin un jour je me le rappelle, Seigneur, qu'avec un doux fremissement, quel jour! vous entrâtes à votre ordinaire dans l'appartement séparé que j'occupois, j'étois encore couchée je ne vous vis pas plutôt

que je présageai ma défaite ; j'a
 vois alors l'imagination échauf-
 fée des rêves charmans qui m'a-
 voient occupée toute la nuit ;
 que ne vous dirent point mes
 yeux ? Vous me demandâtes ma
 main , je vous la donnai en trem-
 blant ; vous la baisâtes , quel mo-
 ment ! Je n'eus pas la force de la
 retirer. Je vais donc triompher ,
 chere Atalide , me dites-vous ? Si
 je ne vous répondis rien , que mes
 regards embarrassés furent élo-
 quens & servirent bien d'inter-
 prète à mon cœur ! j'aurois voulu
 que les ombres de la nuit m'euf-
 sent derobée à moi-même , mais
 bientôt dans vos bras occupée de
 vous seul , je ne pensai plus au
 jour qui nous éclairoit , vous fû-
 tes heureux ; pourrois-je dire que
 je ne la fus pas moi-même ? de-
 puis ce jour que je ne crains pas
 d'appeller le plus beau de ma vie ,

D ij

entes vous à vous plaindre de moi ; ardente à prévenir jusqu'à vos moindres desirs, à les exciter même, n'ai-je pas mis toute ma satisfaction à vous en procurer ?

Ce sont là, Seigneur, les chères idées qui m'occupent pendant votre absence : pensez-vous quelquefois à la plus tendre de vos Esclaves ? mais que dis-je, ma mere à qui vous avez rendu la vie, la plus jeune de mes sœurs mise par vos liberalités dans un asyle sacré, tous ces bienfaits versés sur ma famille me permettent-ils d'en douter ? oui, vous pensez à moi, Seigneur, vous m'aimez.

Le tems que je derobe à mon cœur sans cesse occupé de vous, je le donne à la peinture, je m'amuse à tracer sur une toile ces traits aimables qui m'ont charmée en vous, c'est au fond de mon cœur que je vais les chercher.

Ils y font si bien gravés qu'il n'en échapera pas un à mon pinceau; je défie le Peintre le plus celebre de mieux réussir que moi: l'amour me répond du succès, ce Dieu est un bon guide.

La jeune Perfane si habille en ouvrage de tapisserie, travaille aussi à vous retracer à ses yeux par le secours de ses laines artistement rangées; elle se flate que son aiguille l'emportera sur mon pinceau; je la crois plus sçavante que moi; mais je vous aime plus qu'elle. L'Italienne vous compose des chansons qu'elle mettra, dit-elle, en Musique. L'Angloise rêveuse & mélancolique cache ce qu'elle fait, & dit seulement qu'elle pense à vous; toutes les autres s'occupent chacune selon son talent, à faire quelque ouvrage digne de vous être présenté à votre retour.

Envoyez nous quelques livres pour nous amuser; des pieces de Théâtre, nous vous les jouerons pour vous faire oublier s'il se peut les délices de Paris. Engagez quelques jeunes Comediennes à vous suivre pour grossir notre nombre, & multiplier vos plaisirs de concert avec nous.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de vos nouvelles amours en France, craindriez-vous de me rendre jalouse? mais non, vous sçavez que depuis près de cinq ans accoutumée à vous voir passer de mes bras dans ceux d'une autre, & revenir ensuite dans les miens, le plaisir de vous sçavoir heureux m'a toujours tenu lieu de tout; c'est le plus grand dont puisse jouir une ame généreuse.

Que la force de l'habitude ne peut-elle point sur notre cœur & sur notre esprit? elle nous con-

duit souvent par des chemins inconnus qu'commencent par nous rebuter, & finissent par nous accoutumer insensiblement à voir d'un œil indifférent des choses qui nous avoient révoltées d'abord. Quand j'étois en France qui m'eût proposé de me conduire dans un ferrail m'eût fait fremir; la seule idée de me livrer à un Turc eût été capable de me faire mourir d'effroi, quelle prévention! Je suis maintenant à Constantinople dans un esclavage que vous avez sçu me rendre aimable; le ferrail vu de plus près, loin de me déplaire, me paroît un séjour délicieux; l'habitude d'y jouir d'une vie exemte de soins, & toute consacrée à l'amour a totalement changé mon cœur, la liberté n'a plus de charmes pour moi; qui m'offriroit de me conduire à Paris dans le sein de ma

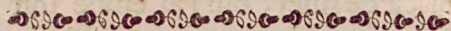
famille , je refuferois d'y fuivre
un autre que vous , Seigneur.

Si quelque jeune Françoise avoit
les mêmes dégouts que je me ré-
proche fans cefse d'avoir eus pour
vous ; daignez lui communiquer
ma lettre , puiffe-t-elle la rendre
plus fenfible à vos defirs , & ja-
loufe d'un bonheur dont je jouis !
qu'il lui paroitra furprenant de
me voir fouhaiter une rivale de
plus ! dites-lui pour l'étonner en-
core davantage que j'en ferai
mon amie : adieu Seigneur , vous
pouvez fans crainte m'apprendre
le bonheur dont vous jouiffez ,
je ne fuis jaloufe que de votre
cœur.

Ne me parlez plus d'Emelie ;
la vie qu'elle méne en France
dans un Cloître me reproche
trop la mienne , je ne fuis pas
maîtreffe de chaffer certaines
idées qui naiffent dans mon ef-
prit

prit à ce sujet; oui j'ai envié son
fort, tout heureux que soit le
mien; le pourrez-vous croire?
J'ai eu besoin de toute la force
de mon amour pour..... Je finis,
le bonheur de ma sœur se peint
à mes yeux avec trop de char-
mes: je cours pour le bannir de
mon esprit, donner quelques
coups de pinceau à votre Por-
trait: c'est le remede à tous mes
maux. Adieu.





SECONDE LETTRE

D'ACHMET

DE LY-AZET BACHA

à trois queues ,

A ATALIDE ,

son Esclave favorite.

TU le veux, belle Atalide, je vais te rendre compte du tems que je passe loin de toi: l'Amour n'en occupe qu'une partie, je consacre l'autre à la connoissance des ridicules de ta Nation, ce n'est pas une petite étude ; quelle variété dans les caractères & dans les mœurs, source inépuisable de réflexions pour moi!

Cette grande Ville n'est peu-

plée que de Comédiens , qui se donnent fans cesse en spectacle les uns aux autres : les maisons , les promenades , les rues , voilà les Théâtres que je fréquente ; chaque jour y fait voir à mes yeux de nouvelles scènes & des plus intéressantes , la Comédie n'en est qu'une image bien foible ; si l'ennui m'y conduit quelquefois pour voir jouer les Précieuses ou les Coquettes , ce n'est qu'en tournant le dos aux Acteurs , que je trouve dans les Loges de quoi m'amuser. Jouet-on le Fat ? j'en vois dix sur les gradins & dans l'amphitéâtre cent fois plus fats que celui que l'on représente : l'Art n'imite qu'imparfaitement la nature. Suis-je à l'Opéra , j'en fais de même , j'aime mieux entendre la conversation de ce qu'on nomme un petit Maître que la voix la plus

brillante; qu'apprendrois-je en écoutant chanter ces voluptueuses Syrenes? quelque fade chanson, & c'est tout; mais si je prête l'oreille à ce qui se dit à mes côtés, je connois en un moment le caractère & les aventures d'une douzaine de femmes; je sçais que dans la Loge, vis-à-vis la mienne, est une Fille sans nom, entretenue par un Seigneur de la Cour; qu'il lui donne deux mille écus de pension, qu'elle a le fecret de doubler par les infidélités qu'elle lui fait.

Ah! voilà Madame d'Armel, s'écrie quelque jeune étourdi: cette vieille folle continue toujours d'entretenir un je ne sçais quel Marquis; le voilà avec cette petite brune que j'ai moi-même entretenue autrefois: il la fait passer pour sa parente, elle est gentille, je l'avois prise après

cette Demoiselle de moyenne vertu que careffe le Comte de B.... qui vient de céder enfin sa précieuse au Duc de T.... Voici l'Abbé de Saint D.... dit un autre : parbleu , il en tient , on dit qu'il est amoureux de la nouvelle Actrice , & qu'il lui a déjà proposé de partager avec elle une quinzaine de mille livres de rente que lui rend l'Abbaye qu'il vient d'obtenir.

Tous ces discours , chere Atalide , ne valent-ils pas bien une chanson de quelque fade Opéra ? J'enrage quelquefois contre la symphonie , qui me fait perdre quelque chose de plus intéressant à entendre que toutes les sottises , que débitent les Acteurs d'un ton héroïque.

C'est ainsi que toutes les fois que je vais aux Spectacles j'apprens quelque chose de nouveau

Au commencement de mon séjour à Paris, quand je voyois une Dame dans une Loge avec un Homme, je croyois qu'elle étoit avec son mari; que je m'abusois! Détrompez-vous, me dit un jour un certain fat à qui je faisois part de mes réflexions, ce que vous dites là est ridicule; un époux avec son épouse, y pensez-vous? On diroit par-tout qu'il en est amoureux, jugez s'il se feroit siffler; il n'est rien de si bourgeois, à peine cela se voit-il aux secondes Loges, bon pour le Paradis. Quoi! lui dis-je, un François de condition qui a choisi un femme pour sa compagne, & qui doit, selon sa Religion, se contenter d'une seule, & ne faire avec elle qu'un corps & qu'une ame, se feroit siffler, dites-vous, s'il l'accompagnoit aux Spectacles: avec qui donc veut-on qu'il aille? les

autres lui sont interdites. Ah! vraiment, me répondit ce jeune fou, vous pensez plus à notre Religion que nous n'y pensons nous-mêmes; je n'avois, parbleu, pas encore fait cette réflexion, elle n'est pas mauvaise; mais je ne vous conseille pas de la communiquer à d'autres, on se moqueroit de vous; Vous ne sçavez pas apparemment, vous diroit-on, qu'il y a deux choses dans une Religion, la spéculation & la pratique. Je suis un bon Chrétien en spéculation, par exemple; mais, Monsieur, dis-je à cet homme, que sert de croire si l'on n'agit pas selon sa croyance? Je n'en sçais pas tant, me répondit-il, je n'ai pas fait ma Théologie; parlez à M. l'Abbé que voilà, il vient d'être reçu tout récemment Docteur de Sorbonne, il sçait encore ses caïers

par cœur. Qui, moi ! dit l'Abbé, parler de Théologie à l'Opéra, cela seroit nouveau, je ne suis pas si pédant : je prêche Dimanche aux Cordeliers, Monsieur peut venir m'entendre.

Je promis d'y aller, & n'y manquai pas. Croirois-tu, belle Esclave, que cet homme après avoir ordonné des jeûnes & des mortifications, s'étendit sur le danger qu'il y avoit d'aller aux Spectacles ; & il foutint qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui les fréquentoient. En sortant de-là un bon équipage le conduisit chez lui, & le soir je le vis se promener au Luxembourg avec des Dames en attendant l'heure de la Comédie. Quel Ministre ! Rien de si commun à Paris que d'en trouver qui lui ressemblent.

Ce sont les Abbés, dit-on,

qui ont amené la mode d'entretenir des femmes dans des appartemens, ne pouvant décemment en avoir chez eux. Ils ont eu bientôt des jaloux de leur bonheur, chacun s'est empressé de suivre leur exemple: un homme qui passe pour galant dans le monde, ne manque jamais d'avoir quelques-unes de ces femmes que l'on prend sans éclat, que l'on garde sans amour, & que l'on quitte sans peine. Un Seigneur de la Cour en a-t-il abandonné une, c'est à qui l'aura au sortir de ses mains sacrées, les favoris de Plutus se la disputent.

Les François qui blâment notre conduite à l'égard du beau Sexe, se rapprochent ainsi insensiblement de nos Coutumes; nous réunissons plusieurs femmes dans une seule maison pour servir à nos plaisirs, ils en ont aussi plu-

seurs; mais ils les dispersent dans différens quartiers pour en faire le même usage que nous; ils les rassembleront bientôt dans un ferraill, un Prince n'a qu'à en donner l'exemple, peut-être quelqu'un l'a-t-il déjà fait? J'ai voulu suivre la mode du Pays où je me trouve, pour être en état de juger si la méthode des François est meilleure que la nôtre.

L'occasion de trouver de ces femmes qui servent l'amour sans le connoître, n'est pas ce qui manque ici; rien n'est plus respectable & plus méprisable à la fois que le Sexe en France, il porte tout à l'excès: une Dame retenue l'est plus qu'un homme; s'abandonne-t-elle au plaisir, elle le surpasse encore. En enfermant les femmes, nous les empêchons, il est vrai, de faire éclater leur vertu; mais comme

la plûpart sont fragiles , nous les mettons à l'abri de leur propre foiblesse , ainsi chaque pays a ses usages : quoiqu'ils paroissent opposés en apparence , ils tendent souvent également au bien.

Ce que je ne puis comprendre, c'est que les François , qui trouvent je ne sçais quoi de cruel & de sauvage dans la Loi , qui permet à Constantinople de vendre de jeunes filles , ne sont pas surpris de les voir ici se vendre elles-mêmes en gros au plus offrant , & trafiquer encore leurs appas en détail avec le premier venu. S'il est vrai qu'une de nos deux Nations soit barbare dans ses coutumes , à laquelle doit-on donner ce nom? J'ai plus de femmes sous mes loix en cette Capitale que dans mon Serrail ; voici la difference que je mets

entre elles & vous. Celles que j'entretiens en France ne se connoissent point : vous vous connoissez toutes. Accoutumées à ne plaire qu'à votre Maître, l'impossibilité de jouir d'autres hommes vous attachent à lui seul : la liberté dont jouissent ici les filles dévouées au plaisir, les rend incapables d'un vrai attachement ; l'argent me donne le même pouvoir sur elles, que celui que Mahomet m'accorde sur vous. Ce que vous faites par obéissance, elles le font par intérêt.

Quand nous vous avons une fois achetées, vous êtes à nous, cela est juste ; mais une femme à Paris, après s'être vendue vingt fois, est encore libre de s'exposer à l'encan, sans que personne y puisse trouver à redire : ainsi la plus belle d'entre-

vous n'a pas tant rapporté à celui qui me l'a vendue, qu'une jeune Parisienne peut gagner ici en quinze jours, pouvant se vendre quinze fois sans cesser d'être à elle.

Toutes les Françaises ne se ressemblent pas : il en est d'un caractère doux, aimable, digne de faire le bonheur du plus accompli des hommes ; tel est celui de la première Dame que je connus en France. Je te possède ; je m'applaudis d'avoir en ma puissance, peut-être, l'unique qui lui ressemble.

La Marquise de Chambertin que je mets en parallèle avec toi, est une de ces brunes charmantes, dont les graces de l'esprit le disputent à celles du visage. Comme l'appartement de cette Française donne sur la rue où se trouve l'Hôtel qu'occupe

notre Ambassadeur, j'eus occasion de la voir plusieurs fois à sa fenêtré en passant ; car un Turc est quelque chose de si extraordinaire en cette Ville, qu'on ne peut assez le considerer. Tout Paris se moque de cette sote curiosité, & tout Paris ne laisse pas de l'avoir. Un soir que je m'avifai de passer plusieurs fois sous les balcons de cette Belle, je rencontraï une fille que j'avois vue aussi souvent à la même fenêtré ; je l'abordai, & la priaï très-poliment de m'apprendre qui étoit cette Dame avec qui elle demeueroit ? C'est une jeune veuve, me dit-elle, qui est venue à Paris pour un Procès, qu'elle vient d'avoir le malheur de perdre. Je suis sa femme-de-chambre, mais je vais la quitter ; elle m'a donné mon congé, n'étant plus en état de

me garder. Il y a huit jours que je la presse de faire une inclination, & de s'humaniser avec quelque jeune homme aimable, qui seroit reconnoissant des bontés qu'on auroit pour lui; elle rejette avec aigreur ces avis salutaires. Que je la plains! Ne faut-il pas s'accommoder au tems? Si elle vouloit m'écouter, elle feroit la meilleure maison de Paris, & je ne donneroïis pas pour lors sa condition pour une autre. Pour moi, ajouta cette fille, ne sçachant depuis long-tems comme est l'argent de ma maîtresse, je tâche à gagner ma vie comme je peux. Madame, toujours retirée seule dans le fond de son appartement, en proie aux chagrins qui la rongent sans cesse, me laisse assez libre de conduire dans le mien qui bon me semble. Une

Maitresse qui paye mal doit fermer les yeux sur bien des choses.

Je demandai à cette femme de chambre officieuse si l'on ne pourroit pas voir cette belle affligée ? Il est assez difficile, me répondit-elle ; suivez-moi seulement, nous raisonnerons de cela dans un endroit plus commode. Arrivé dans la chambre de Manon, c'est le nom de cette fille, il fallut commencer par la satisfaire, moyennant un prix raisonnable, avant de passer à une scène plus intéressante : un bon Turc ne recule jamais, elle valoit son prix. Hé-bien, lui dis-je, enfin comment parviendrois-je à voir ta maitresse ? Nous avons donné congé au maître de cet appartement, me dit-elle, il faudroit venir demain matin, sous prétexte de le voir, je vous introduirai

troudirai moi-même, & laissez-moi faire. Je trouvai ce moyen assez bien imaginé; mais j'eus regret de voir qu'il falloit attendre au lendemain. Qu'étoit-il donc besoin, lui dis-je, de me faire monter ce soir? Elle me répondit ingénument qu'elle ne vouloit pas exposer sa maîtresse à se livrer à un inconnu, qu'il étoit prudent à elle de connoître à fond ceux dont elle lui répondroit.

Je ne manquai pas de me rendre le lendemain sur les onze heures chez cette Belle, elle étoit à sa toilette; sa femme de chambre m'introduisit pour voir l'appartement. Cette aimable Françoisse me reçut avec politesse, & me conduisant elle-même par-tout, me vanta la commodité du logement qu'elle quittoit, disoit-elle, à regret. Hé

F

pourquoi, Madame, lui dis-je ? Hélas ! un Procès de conséquence perdu, me répondit-elle en soupirant, jette bien du dérangement dans les affaires d'une famille. L'ingénieuse Manon, qui apporta le café, obligea sa maîtresse, qui étoit polie, à me prier d'en prendre. Qui ne sçait pas que nous l'aimons à la fureur ? Il fallut s'asseoir, Manon se retira, & je repris la conversation où nous l'avions quittée. Je plaignis la Marquise de la nécessité qui l'engageoit à quitter un si beau quartier, & j'eus la complaisance d'écouter tout son Procès, qu'elle me récita. Il me parut si juste, que j'eus peine à comprendre comment elle avoit pu le perdre. Quels Juges assez barbares, lui dis-je, ont osé vous condamner, Madame ? Comment ? ce que vous venez de

me dire n'a-t-il pu les convaincre ? Au défaut de vos raisons , vos charmes ne devoient-ils pas les seduire ? Il faut qu'ils soient bien intégres , ou bien injustes.

Ces cruels vouloient de moi plus que de bonnes raisons , me dit cette Belle ; la Justice ne se donne plus en ce pays , plus barbare que le vôtre ; & l'or , tout précieux qu'il est , ne suffit pas toujours pour l'acheter. Nos Juges , assez riches des dépouilles des miserables , ne se laissent plus tenter par l'argent ; cest la vertu qu'il faut leur immoler. Quel sacrifice pour l'équitable Themis !

Une belle coquette peut avoir des procès , elle est sûre de les gagner tous ; mais une Dame vertueuse aigrit ses Juges par ses refus : je viens d'en faire la triste expérience. Unde ceux qui devoient

F ij

me juger , voyant toute ma famille anéantie ou relevée par la perte ou le gain de mon Procès , me fit sentir le besoin que j'avois de lui. Que ne me fit-il pas pour séduire ma vertu ? La perte de mes biens vous dit assez quelle fut ma conduite à son égard. Qu'esperez - vous faire , Madame , lui dis-je ? La vertu , comme vous pouvez le voir , est d'un foible secours en ce pays , puisque ceux qui devoient être ses protecteurs la persécutent. J'ignore le parti que je dois prendre , me dit-elle , en es-uyant ses yeux baignés de larmes. Hélas , je ne vois que trop que le chagrin qui me dévore me débarrassera bientôt d'une vie importune ! Vivez , Madame , vivez , lui dis-je , la fortune peut changer ; elle ne fait pas toujours la guerre au mérite.

Elle me répondit qu'elle étoit résolue d'aller passer le reste de ses jours malheureux, inconnue à tous les hommes, dans le fond de quelque Province. Le Seigneur, ajoûta-t-elle, ne m'abandonnera pas, ce n'est plus qu'en lui que j'espère ; toute ma Patrie n'est que corruption.

Je ne voulus pas abuser plus long-tems pour cette fois de la patience de la Marquise ; je la priaï de me permettre de venir la voir de tems en tems ; elle me répondit obligeamment que je lui ferois toujours beaucoup d'honneur. Une coquette eût feint de ne le pas vouloir ; mais une femme vertueuse est plus hardie qu'une autre ; il lui échape souvent de ne pas penser au crime, n'en étant pas capable.

Au sortir de chez Madame de Chambertin, je me rendis au

Luxembourg , pour y rêver à l'entrevue que je venois d'avoir avec cette Françoisse. Je ne sentoïis plus la même violence dans mes désirs ; la vertu malheureuse inspire aux hommes généreux plus de respect que d'amour. Je conçus le dessein de donner quelques secours à cette Dame ; mais comme je ne fis jamais le bien que pour lui-même , bien différent de la plûpart des François , qui ne cherchent , en donnant , que la gloire de passer pour généreux , je rêvai longtems comment je pourrois , sans être connu , faire tenir à la Marquise l'argent que je lui destinois. Jamais l'esprit de l'homme n'est plus fertile que quand il est inspiré par l'envie de bien faire.

Outré , chere Atalide , de la présomption des François , qui nous regardent comme des hom-

mes fans mœurs, je suis charmé quand je puis trouver en moi quelques vertus que je ne vois point en eux. L'histoire d'Emilie, qu'un Ministre de leur Religion voulut séduire; le Procès de Madame de Chambertin perdu par l'injustice de ses Juges, me portèrent, autant que mon bon cœur, à exercer des vertus contraires.

Si la Religion & la Justice, me disois-je quelquefois, qui sont les fondemens les plus solides d'un Etat, & ce qui doit lui être le plus sacré, sont violés impunément chez les François, quel est le sujet de l'orgueil de cette Nation dédaigneuse? de quoi se glorifie-t-elle? Quel est donc son avantage sur la nôtre?

Les exemples que je viens de citer ne sont pas rares en ce

pays ; tu peux le sçavoir par toi-même , chere Atalide , c'est de ta Patrie dont je parle. Combien de veuves & d'orphelins gémissent sous le poids de l'oppression ! Combien de femmes doivent leur séduction à des Ministres de leur Religion.

Plein de zele pour faire respecter la mienne , muni d'une somme d'argent assez raisonnable ; je me rendis le lendemain chez la Marquise, elle étoit absente ; je ne trouvai que Manon. Hé bien , lui dis-je , comment se porte ta belle maîtresse ? Elle ne vit plus , me dit cette fille , elle languit ; je viens d'apprendre , dans l'instant , qu'elle n'avoit plus à compter sur une petite somme d'argent qu'elle attendoit avec impatience : cette nouvelle lui va couter la vie ; je n'oserai jamais la lui apprendre. Je
remis

remis à Manon la somme que Madame de Chambertin attendoit, & la priaï de dire à la Marquise que cet argent étoit de la personne qui le lui devoit. Je finis par lui défendre de faire connoître à sa maîtresse qu'il venoit de moi. Hé pourquoi ? reprit cette fille, ce seroit le moyen de l'engager à la reconnoissance. Ce ne seroit plus un bienfait, lui dis-je, si elle me le payoit ; j'ai plus de plaisir à le donner, qu'elle n'en aura à le recevoir : une bonne action porte sa récompense avec elle ; cette femme de chambre parut surprise de ma réponse. J'avoue, me dit-elle, que je ne connoissois pas encore les Turcs. Qu'ils sont vertueux ! Ce sont des hommes comme les autres, dis-je à cette fille ; tous à ma place agiroient comme moi. Pour secou-

G

rir les malheureux, il ne suffit que d'avoir de l'humanité; le nom de vertueux doit être attaché à quelque action plus héroïque que celle que je viens de faire.

Je sortis, de crainte que Madame de Chambertin ne soupçonnât la vérité en me trouvant chez elle à son retour. Un honnête homme est plus soigneux de cacher le bien qu'il fait, qu'un libertin ne l'est de cacher ses crimes. Je ne fus revoir cette aimable Dame que deux jours après, sous prétexte de sçavoir quand elle comptoit quitter son appartement; elle me reçut avec toute la politesse possible, & me dit, qu'ayant reçu quelque argent qu'elle attendoit, elle comptoit ne pas sortir d'un mois; si cependant vous ne pouvez attendre, ajouta-t-elle, je cher-

cherai à me loger ailleurs. Trop charmé, belle Françoise, lui dis-je, de pouvoir encore jouir quelquefois de l'honneur de vous entretenir, je serois au désespoir de vous gêner.

Lié plus étroitement que jamais avec l'aimable de Chambertin, je la vois tous les jours, je goute avec elle les douceurs de l'amitié la plus parfaite. Par mille innocens stratagèmes je trouve le moyen de lui faire tenir de l'argent; Manon qui paye bien, dit à sa Maîtresse que tout le monde lui fait crédit avec plaisir; on croit aisément ce qu'on souhaite.

Si j'étois né sans passions, la Marquise eût seule fait mon bonheur en France, mais l'Amour a ses droits sur nos cœurs ainsi que l'amitié. Sans cesser d'estimer, de respecter, & de soute-

nir Madame de Chambertin , je suis le penchant que tu sçais que j'ai pour les femmes. L'homme accoutumé à de certains plaisirs pour lesquels il sent qu'il est né, a peine à s'en passer : la nature a ses besoins qu'il faut satisfaire.

A voir l'air de mépris avec lequel nous regardoient les Belles de cette Capitale , je crus d'abord que ces beautés mignonnes avoient juré de ne pas se prodiguer avec nous , c'étoit du moins à qui commenceroit : elles attendoient que quelqu'une eût frayé le chemin , pour sçavoir si nous valions la peine qu'on s'humanisât en notre faveur. Les intéressées qui ne sont pas en petit nombre , étoient surtout curieuses d'apprendre si la paye étoit bonne ; je sçus leurs pensées par Manon qui est faufilee parmi ce qu'il y a de mieux

en filles dévouées au plaisir ; la misere l'avoit portée à mettre ses charmes à profit, la condition de sa Maîtresse devenue meilleure par mes bienfaits ne la fit pas changer : tel est le pouvoir de l'Amour, qu'on ne peut plus s'en défendre dès qu'on a commencé à le connoître ; cette fille ne m'est pas inutile, elle est devenue l'Agente & la sur-Intendante de mes plaisirs.

Ce fut un jour que nous tenions ensemble un conseil amoureux, & que je lui demandois si par son moyen je ne pourrois pas jouir des faveurs de quelques-unes de ses amies ? qu'elle m'apprit leur répugnance à se livrer à un Turc : elle ajouta qu'elle en avoit déjà détrompées quelques-unes, & qu'elle esperoit dans peu les mettre toutes à la raison. J'ai parlé pour vous, poursuivit-elle

à une jeune fille des plus aimables qui demeure ici près ; c'est une assez bonne personne , elle est entretenue par un homme d'Affaire à qui la fortune commence à tourner le dos ; elle va le lui tourner aussi , comme c'est l'ordinaire. Je veux voir cette fille , dis-je à Manon ; comme la nuit étoit déjà un peu sombre, elle m'y conduisit après avoir été reconnoître les lieux , & s'informer s'il n'y avoit pas compagnie. Je me rendis donc chez cette Françoisse : les premiers complimens faits , il fut bientôt question de dire ce que je prétendois donner par mois ; mon offre fut acceptée sur le champ. Cette artificieuse coquette me parla en termes si éloquens de son bon cœur , & me dit avec tant de naïveté que c'étoit la nécessité qui l'engageoit à m'accor-

der des faveurs, qu'elle me prodigeroit par pure amitié dans un autre tems, que je la crus. Je me figurai qu'elle avoit pris du goût pour moi; comment ne m'y ferois-je pas trompé? tant de François le font tous les jours; la sincerité, chere Atalide, n'est pas la vertu de ta Nation.

Nous nous mîmes à table; le soupé fini, comme j'allois commencer mon mois & entrer dans mes droits, on frapa à grands coups à la porte, on ouvrit par mon ordre: c'étoit le Financier; ma vuë l'embarrassa, & la sienne ne laissa pas de me déconcerter, mais la Belle me rassura, & m'étonna en même-tems par l'air froid qu'elle fit à mon rival. Ah! ma chere, lui dit-il avec douceur, j'ai une prise de corps contre moi, je viens chercher ici un asyle contre mes créan-

ciers. Je ne puis vous garder ; lui dit cette fille , avec une dureté qui me fit peine ; j'ai commencé un nouveau bail avec Monsieur, ajouta-t-elle , en me montrant , il est chez lui. Je ne pus soutenir plus long-tems la noirceur de ce procédé ; je me levai en colere , & prenant ce François par la main , suivez-moi , lui dis-je , je vais vous donner une asyle où vous serez à couvert des poursuites de la Justice ; Pour vous , la belle , ajoutai-je à cette Coquette , je vous conseille de chercher fortune ailleurs ; si j'étois maître ici vous pouvez mettre appartement à louer. Je fortis en même-tems , & conduisis M. Derval , c'est le nom du Financier , à l'Hôtel de notre Ambassadeur ; je l'y gardai près d'un mois dans mon appartement , où j'eus soin

de ne le laisser manquer de rien ;
j'en fis un ami.

Croiriez-vous , me dit-il un
jour , que cette malheureuse qui
a refusé de me recevoir chez
elle , & dont vous avez vu l'in-
dignité , est une misérable qui
me doit tout , & qu'elle est la
plus grande cause du désastre de
mes affaires ; je l'ai retirée de
l'état le plus déplorable qui fût
jamais ; je lui ai sacrifié épouse ,
honneur , fortune , tout en un
mot. Qu'un homme est malheu-
reux , ajouta-t-il , quand il a la
foiblesse de s'attacher à un si vil
objet , qui ne mérite que ses mé-
pris ! Combien il en est qui se
croient aimés , & dont on n'ai-
me que la bourse ! constans à
donner , ils trouvent à ce prix
des cœurs constans ; je n'en fe-
rai plus la fatale expérience.
C'est trop donner aux caprices

de l'amour ; je retourne à une épouse aimable dont j'ai mérité cent fois la haine, & qui m'aime encore ; il n'en est que trop qui gémissent comme elle, loin de leurs époux, tandis qu'ils passent leur vie dans la débauche avec des malheureuses, la honte du beau sexe.

Il n'étoit que trop vrai que Madame Derval adoroit son mari ; à peine cette généreuse Françoise eut-elle appris le lieu de sa retraite qu'elle y vola. Ne craignez rien, Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, je ne viens point vous accabler de reproches, mais faire seulement un nouvel effort pour tâcher de mériter votre amour, dont je ne suis apparemment pas digne, puisque vous me l'avez refusé ; j'ai des Terres, vous pouvez les vendre pour satisfaire vos créan-

ciers ; je suis prête à signer que je les leur abandonne , mais daignez me rapporter un cœur que je vous demande depuis si long-tems. M. Derval interdit & confus de n'avoir pas encore répondu à tant d'amour , n'eut que la force de dire à son épouse, Demandez à Achmet, Madame, en quels sentimens j'étois à votre égard ? j'assurai cette charmante Françoise qu'elle pouvoit compter sur le cœur de son époux ; C'est moi qui vous en assure , lui dis-je , l'Amour par ses douceurs va vous faire oublier celles de la fortune que vous avez perdues ; vous allez vivre dans un état heureux, également éloigné de la misere & des grands biens.

Leurs affaires étant heureusement terminées , je reconduisis M. Derval à son Hôtel , quel

ſpectacle attendriffant que de voir ces deux tendres époux dans les bras l'un de l'autre, en comparant les charmes de cette vertueuſe Dame avec la dureté de cette Coquette intéreſſée, dont je ne me reſſouviens qu'avec horreur ! je ne pouvois comprendre qu'elle eut pu balancer un moment tant d'aimables traits, qui me rendoient jaloux du bonheur de mon ami ; je ne te diſſimulerai pas les combats que je me livre ſans ceſſe pour éteindre la paſſion que la vertueuſe Derval a allumée dans mon cœur. Faut-il que je ſois l'ami de ſon époux ! En vain je me diſ à moi-même qu'il eſt permis en France, que c'eſt même l'uſage de trahir ſon ami & de faire ſes efforts pour corrompre & lui enlever ce qu'il a de plus cher ; le nom d'ami eſt trop fa-

eré parmi nous pour suivre cette
barbare coutume.

Je fus faire part de mes réflexions à ce sujet à Madame de Chambertin qui les approuva ; elle apprit avec joie que Monsieur Derval qu'elle connoissoit étoit retourné avec son épouse. Comme je lui dis que je ne pouvois m'imaginer ce qui l'avoit éloigné d'une Dame si aimable, Je suis aussi surprise que vous pouvez l'être, me dit-elle, de voir la moitié des hommes de condition, de mérite & d'esprit, pleins de mépris pour leurs épouses, qu'ils abandonnent & sacrifient à ces débauchées, le poison de la société & la cause ordinaire de la décadence des familles ; il en est de ces femmes comme d'un équipage ; certaines gens auroient honte d'être vus à pied, & de

n'avoit point de Maîtresse ; l'on pourroit se passer de l'un & de l'autre , l'homme reçut de Dieu des pieds pour marcher , & une épouse pour lui servir de compagne : mais la coutume plus forte que la bienséance & que la Loi du Créateur l'emporte ; un homme qui jouit d'un certain bien , & qui veut passer pour galant , ne manque jamais d'avoir quelques filles d'Opera sur son compte , il s'en fait gloire , il la produit ; c'est précisément un beau cheval de manége qu'il garde pour ses plaisirs , & dont il se défait quand il ne peut plus lui en procurer.

J'admirai la bizarrerie de cette coutume chez une Nation qui se pique de tout faire par sentiment , & qui vous dit que l'Amour ne consiste que dans l'union de deux cœurs qui s'aiment

indépendamment des plaisirs des sens.

Le discours de la Marquise , loin de me guérir , me fit naître l'idée de vivre quelque tems avec une de ces femmes à la mode ; comme je ne compte pas revenir si-tôt en France , je voulus en connoître à fond & le bien & le mal ; je commençai par chercher une maison commode , comme le plus difficile, persuadé que j'aurois bientôt une de ces filles de plaisir que je louerois pour autant de tems que l'appartement que je lui destinois.

Je n'eus pas plutôt fait la découverte d'un de ces petits palais d'amour , que je le fis meubler sur le champ avec moins de magnificence que de bon goût ; c'est un des avantages de cette Capitale de pouvoir en un moment mettre à exécution tou-

tes ses volontés quelqu'elles
 puissent être ; un homme riche
 a plus d'esclaves empressées à le
 servir que le plus puissant de nos
 Bachas.

Je ne fus pas long-tems à trou-
 ver une jolie femme qui voulût
 venir demeurer avec moi : les
 Coquettes font entr'elles une sor-
 te de République ; elles se con-
 noissent , elles ont leurs émif-
 faires ; je ne sçais si celle qui est
 chargée des intérêts de ce petit
 Etat , qui se conserve libre au
 milieu de la France , qu'elle met
 sans cesse à de fortes contribu-
 tions , n'avertit pas celles qui se
 trouvoient vacantes , que je fai-
 sois meubler un appartement
 destiné à quelques-unes d'entre
 elles. Mais dès le jour même je
 reçus de tous les quartiers de
 Paris plusieurs Lettres dans les-
 quelles on me donnoit des adres-
 ses

fes où je trouverois, me disoit-
 on, des personnes fort belles
 dont j'aurois lieu d'être satisfait
 & qui se feroient un plaisir de
 passer avec moi quelques mois
 dans ma petite maison. Je vis
 bien que l'on commençoit à
 mieux penser des Turcs, & que
 j'avois eu raison de chercher d'a-
 bord un appartement. Je me
 rendis chez quelques-unes au
 hazard : celle qui me plût da-
 vantage étoit une jeune person-
 ne, nommée Zélie, assez déli-
 cate, pleine de vivacité, & qui
 me parut avoir des sentimens ;
 elle me promit de se rendre dès
 le soir même dans ma maison
 pour en venir prendre posses-
 sion, elle n'y manqua pas.

Ainsi en moins de deux jours
 je me trouvai dans ce qu'on
 nomme ici son ménage. Mai-
 son, femme, domestique, tout

H

étoit nouveau à mes yeux ; j'avois fait avec ces derniers le même bail qu'avec leur Maîtresse.

Zelie arriva sur les quatre heures du soir dans un carrosse de remise qu'elle renvoya ; elle fut enchantée de la propreté qui régnoit dans ce séjour délicieux. Je conduisis cette Belle par la main dans l'appartement que je lui avois destiné. Elle y trouva dans un petit cabinet une toilette toute dressée où il ne manquoit rien de ce qui est nécessaire pour l'ajustement d'une Coquette, & il ne faut pas peu de chose ; comme elle commençoit à se plaindre de ce qu'elle ne voyoit ni sofa, ni lit de repos, meubles, disoit-elle, dont il étoit impossible de se passer : Entrez dans ce petit salon, lui dis-je, vous trouverez ce que vous souhaitez. Ze-

lie parut si fatistaite d'apperce-
 voir ce qu'elle désireroit avec
 tant d'ardeur, qu'elle courut se
 jeter sur un petit lit de re-
 pos apprêté par les mains des
 Amours : Voici mon meuble fa-
 vori, dit-elle, j'en prens pos-
 session. C'est ici, cher Achmet
 que je veux vous faire goûter des
 plaisirs inconnus dans tous vos
 ferrails; je ferois la leçon à toutes
 vos Esclaves, approchez. Les
 graces, l'enjouement de cette
 Françoisse, son air libre, & si
 conforme à celui que nous vous
 accordons en ces tendres mo-
 mens que nous consacrons à l'A-
 mour, tout me charma en cette
 jeune personne. Je me mis au-
 près d'elle; Hé bien, me dit-elle,
 en me serrant entre ses bras,
 combien comptez-vous me don-
 ner, mon cher? Je ne suis pas
 intéressée; mais encore est-il

H ij

bon de sçavoir à quoi s'en tenir ?
 Quelle façon de faire l'amour ?
 Cinquante écus par mois, lui
 dis-je, ne vous suffiroient-ils
 pas ? Hé ! si donc Achmet, pour
 qui me prenez-vous, reprit Ze-
 lie ? un Turc doit payer plus
 qu'un autre ; dans dix ans, passe,
 je me donnerai à ce prix ; mais à
 dix-huit, vous n'y pensez pas ;
 êtes-vous raisonnable ? Ce n'est
 pas là pour avoir des rubans,
 doublez du moins la somme,
 vous devez être bien satisfait si
 je m'en contente, & vous ne fe-
 rez pas redevable à mon amour.
 Je ne le puis, lui dis-je ; éloi-
 gné de mon pays, je n'ai pas ici
 les ressources que je pourrois
 avoir à Constantinople.

Ce n'étoit pas que je n'eusse
 bien pu lui donner ce qu'elle exi-
 geoit de moi, j'y étois même ré-
 solu ; mais elle ne me l'eut pas

plutôt demandé, qu'elle perdit à mes yeux la moitié de son prix ; d'ailleurs je n'avois pas dessein de me borner à une seule, je m'obstinai donc à ne vouloir donner à Zélie que ce que je lui avois offert d'abord ; elle s'obstina à le refuser avec aigreur, & toutes ses graces dont j'avois été enchanté, s'évanouirent à mes yeux.

Combien de fois je te souhaitai dans ce moment, belle Esclave, pour éteindre dans tes bras le reste de l'amour que j'avois pris dans les yeux de cette Intéressée : elle ne me déplaisoit cependant pas encore, mais je commençois à ne plus désirer que d'obtenir une fois ses faveurs, car cette fille ne me parut nullement propre à la société.

Que je suis malheureuse, me dit-elle, d'avoir renvoyé mon

carrosse ! la nuit commence à tomber , que deviendrai-je ? je serai contrainte de coucher ici ce soir , pensez à ne pas m'approcher. Vous serez satisfaite , lui dis-je , en la quittant avec toute la fierté d'un Turc méprisé ; je m'amusai quelques momens à rêver seul au caractère de cette Fille , qui m'avoit paru d'abord avoir des sentimens ; je voulois être aimé , je ne me sentoits cependant pas la force de laisser sortir Zélie , elle étoit belle , & ses charmes n'avoient que trop fait d'impression sur mon cœur. Je venois de la quitter un peu brusquement , comment oser retourner ? le souper que l'on servit m'en fournit bientôt le prétexte ; elle se mit à table sans me parler , nous n'étions que nous deux ; quel triste tête à tête ! combien de fois , chere

Atalide , ne regretai-je pas ces Fêtes que je vous donne au fer-rail , où le bonheur de pouvoir plaire à votre Maître vous fait tout mettre en usage ? Je servis à boire à Zèlie , elle sourit en tendant son verre; En vérité, me dit-elle tout d'un coup , je commence à m'ennuyer mortellement ; quels amoureux que les Turcs ! que les femmes de votre pays sont à plaindre ! Pas tant que vous vous l'imaginez , lui dis-je , parce qu'elles ne vous ressemblent pas ; occupées du seul soin de nous plaire , elles ne veulent que ce que nous voulons. C'est tout le contraire en France , me répondit Zèlie , il faut que les hommes se plient à nos humeurs , & s'accoutument à nos fantaisies quand il nous plaît d'en avoir ; je sçais la coutume bizarre de ce pays , lui dis-

je, & que le François naît esclave d'un sexe qui n'a été créé que pour son amusement, comme nous l'apprend notre grand Prophète : aussi en est-il bien puni ; au lieu que nous avons sous nos Loix autant de Belles qu'il nous plaît, qui, toujours soumises à nos volontés, n'ont d'autre étude que celle de nous procurer du plaisir : souvent une seule & même dépourvue de ces dons que la nature accorde à votre sexe pour faire notre bonheur, lui commande avec empire, & lui fait commettre des bassesses dont rougiroit le dernier d'entre nous ; d'ailleurs, je sçais encore que les François achètent quelquefois le droit de commander à certaines femmes que l'intérêt leur soumet.

Je vous entens, reprit Zélie,
 & vous me mettez du nombre
de

De ces personnes, je ne vous sçavois pas encore si bien instruit ; sçachez M. le Turc que je n'en diminueraï rien de ma fierté ; peut-on assez nous payer notre deshonneur ? Si je me sacrifie , si j'abandonne tout sentiment de religion & de vertu pour me livrer à un homme , il faut que la Fortune me dédommage, peut-elle trop me payer ce que je lui sacrifie ? Vous autres gens à Turban vous croyez toujours trop acheter nos faveurs ; apprenez à vous conformer aux mœurs du pays où vous êtes , nous ne connoissons pas ici la Loi de votre Mahomet.

Tous ces discours animoient la conversation , le vin ne servit pas peu à l'échauffer de plus en plus. Vers la fin du repas Zelic commença cependant à s'adoucir ; peut-être étoit-elle fâchée

de l'avoir pris sur un si haut ton avec moi; C'est assez tenir table, dit-elle en se levant. Je lui donnai la main pour la conduire dans la chambre où elle devoit coucher. Elle porta d'abord les yeux sur le lit, & me regarda ensuite avec une modestie feinte, qui me fit croire que son caractère étoit de les sçavoir tous prendre. Que pouvois-je penser d'un semblable Protée? plus j'approfondissois l'humeur de cette fille, moins je l'aimois, mais je l'aimois encore; je ne m'appercevois que trop qu'elle n'avoit nul goût pour moi, & que l'intérêt étoit le seul motif qui la faisoit agir. Résolu d'en jouir à quelque prix que ce fût; je lui dis que j'allois partager son lit avec elle; nous fûmes bientôt d'accord, j'en passai pour cette fois par où elle voulut.

Le lendemain je ne fus pas plutôt éveillé, que je me mis à considérer Zélie qui dormoit encore ; que je la trouvai belle ! sa tête négligemment penchée de mon côté, ses cheveux & sa coëffure dans un aimable désordre, ses mains sans défense, sa situation à peu près semblable à celle qu'elle avoit au moment qu'elle me rendit heureux, sa gorge découverte dont la blancheur m'éblouissoit, tout servit à renouveler des feux qui n'étoient pas encore bien éteints. Je me précipitai dans ses bras avec transport ; elle ne se réveilla qu'à demi pour me dire, Laissez-moi, en se prêtant cependant à mes désirs ; tous ses défauts disparurent à mes yeux, j'eus honte de lui en avoir trouvé ; je lui prêtai des raisons pour les autoriser ; & malgré ce que

je m'étois promis la veille, j'en vins jusques à conjurer Zelig de demeurer avec moi. Je m'aperçus bientôt qu'elle étoit charmée de mon retour, elle voulut profiter de ce tems favorable pour me faire augmenter ses appointemens. Le plaisir fini, le charme cessa, & je ne la vis plus que comme une fille intéressée & sans délicatesse dans ses sentimens; Et bien vous pouvez me quitter puisque vous le voulez, lui dis-je avec assez de froideur. Piquée de me trouver si peu d'empressement pour la retenir, après s'être flatée d'un triomphe parfait; On m'avoit toujours bien assuré, me dit-elle, qu'il n'y avoit rien à gagner avec vous autres Turcs, & que vous étiez des gens grossiers. Elle se leva en colere, s'habilla en silence, ordonna à un domestique

d'aller chercher un carrosse, & nous nous quittâmes sans regret.

Je n'ai vu cette Françoisë qu'une seule fois depuis à l'Opéra avec un Fermier Général; tu sçais quelles sortes de personnes ce sont que ces Messieurs-là; une fille intéressée pouvoit-elle mieux tomber? Combien de fois ces favoris de Plutus n'ont-ils pas relevé la République chancelante des Coquettes de Paris, dont ils sont le plus ferme appui?

Je ne fus pas long-tems seul sans m'ennuyer, l'homme est né pour la société; je regretai Zélie. Une autre, me disois-je, aura d'autres défauts; dois-je esperer de trouver des femmes parfaites dans l'espece de celles que je cherche? Je retournai au Faubourg Saint-Germain, séjour de

tous les plaisirs ; je visitai Madame de Chambertin dont j'étois devenu l'ami , & à qui je portai encore secrettement de nouveaux secours. Manon surprise de mon aventure avec Zélie , m'apprit pour me consoler qu'il lui venoit d'arriver de Province une petite parente fort aimable qui seroit bien mon affaire : Sa mere qui est ma cousine , me dit-elle , me l'a recommandée , & veux que je la mette chez une Marchande au Palais ; mais c'est dommage , je prétens la pousser dans le monde , elle fera son chemin , il faut bien avancer sa famille. Therese , c'est le nom de ma parente , ne me paroît pas encore bien aguerrie avec les hommes , je serois charmée de lui faire faire son apprentissage avec un Turc , après cela elle iroit tête levée , & ne rougiroit

plus de rien ; j'ai envie de vous l'envoyer ce soir, Achmet, qu'en dites-vous ? il faut que je sois bien de vos amis.... Ah ! Manon, que je t'aurai d'obligations, dis-je à cette fille, compte que je ferai le plus reconnoissant des hommes. Ne pourrois-je voir cette charmante personne ? Je m'en garderai bien, me dit-elle, un Turc l'effrayeroit ; je ne lui dirai pas même à qui je l'envoie, & pourquoi je l'envoie : c'est à vous, quand vous l'aurez, à faire vos affaires avec elle de votre mieux.

Une fille si neuve me promet-
roit un plaisir délicat. Je partis
plein d'impatience pour l'aller
attendre, mon esprit se repais-
soit avec plaisir de mille idées
charmantes qui se succedoient
les unes aux autres ; combien ce
jour ne me dura-t-il pas ? Mes

désirs étoient d'autant plus ardens, que je n'avois pas encore vu celle qui les avoit fait naître; je répétois seul le personnage que je devois jouer avec Therese; Par où commencer, me disois-je quelquefois, ne me rebuttera-t-elle pas? Enfin un Fiacre arrêté devant ma porte, me fit penser que c'étoit la belle que j'attendois; je ne me trompois pas, on vint bientôt me l'annoncer, j'ordonnai qu'on la fît entrer. Son air de simplicité, & sa douceur me fraperent: elle me remit une Lettre en me faisant une profonde révérence les yeux baissés: c'étoit Manon qui m'écrivait, cette fille me marquoit qu'elle avoit dit à sa parente, qu'elle l'envoyoit servir une Dame qui l'avoit demandée, que je n'avois qu'à me tirer de ce pas comme je voudrois, qu'elle

ne vouloit rien avoir à se reprocher ; quel scrupule ! Celle que vous venez servir , dis-je à Theresse , vient de partir pour la campagne , elle doit revenir demain. Ma cousine Manon , reprit cette fille avec naïveté , m'avoit dit cependant que je trouverois sûrement Madame ; mais puisqu'elle est absente , je reviendrai demain. Je lui dis qu'il étoit inutile de s'en retourner pour si peu de tems , qu'elle pouvoit demeurer ; elle n'osa me contredire.

M'appercevant de son trouble , & qu'elle étoit comme effrayée de se trouver seule avec moi : Que craignez-vous lui dis-je , je suis un homme comme un autre ; cette barbe qui vous paroît si extraordinaire , étoit à la mode en France il n'y a pas encore bien des années ; mais votre Nation est si changeante ,

qu'à moins de l'imiter dans ses caprices , il est difficile de lui ressembler long - tems. Est - ce qu'un Turc qui vous aimeroit , qui auroit de la douceur , de la complaisance , ne pourroit pas vous plaire ? Il n'en est pas de ce caractère, me répondit-elle. Mais enfin , s'il en étoit quelqu'un , lui dis-je, ne pourriez-vous pas faire pour lui ce que vous feriez en faveur d'un François que vous aimeriez ? Hélas ! à qui se fier , me dit Therese ? les François ne sont pas plus constans que les autres. Cette réponse accompagnée d'un soupir , me fit penser que cette fille n'étoit point si novice qu'on me l'avoit vantée. Je lui demandai avec surprise si elle avoit à se plaindre de quelque volage , je l'assurai qu'elle pouvoit me parler avec confiance , que je ne lui ferois pas un crime

d'une foiblesse la plus pardonnable de toutes , ajoutant qu'elle étoit trop charmante pour n'avoir jamais été aimée. J'eus beau la questionner , elle ne voulut pas m'en dire davantage. Il est vrai que les François sont si légers , lui dis-je , que l'on risque de s'y fier. La Dame que vous venez servir me l'a dit tant de fois , qu'il ne m'est pas permis d'en douter ; elle en est si dégoûtée , qu'elle les a tous abandonnés pour me suivre ici , où je lui fais le sort le plus heureux : rien ne lui manque , je préviens jusques à ses désirs , & n'ai de plaisir que celui de lui en procurer. Ma vue la révolta d'abord , je vous l'avourai ; mais bientôt gagnée par mes bienfaits , séduite par mes caresses , & connoissant mon bon cœur , elle s'est accoutumée à me voir ; elle m'aime

enfin , & n'a pas de plus grand bonheur que celui de vivre avec moi.

C'est ainsi que je tâchois de chasser peu à peu de l'esprit de l'aimable Therese, les idées barbares que la prévention lui avoit données des Turcs. Je la conduisis moi-même par tout mon petit Palais qu'elle trouva fort à son gré. Je ne voulus rien précipiter de crainte de reculer mes affaires, persuadé qu'avec le tems je serois heureux. Je formai même un projet d'amour tout nouveau : j'entrepris non-seulement de vaincre la répugnance de cette fille en l'accoutumant à mon caractère; mais je voulus encore m'en faire aimer, de cet amour tendre que je ne connois pas sans toi, chere Atalide. Ce projet me divertit, je regretai peu le tems qu'il me faudroit em-

ployer pour le faire réussir : j'avois assez d'autres femmes à voir dans la ville pour satisfaire mes désirs pressans. Ce plan une fois formé, voici comme je m'y pris pour le mettre à exécution. Le lendemain je feignis avoir reçu une lettre de cette Maîtresse imaginaire que je disois avoir à la campagne, par laquelle j'apprenois qu'elle ne pouvoit revenir sitôt : j'en parus fort affligé, & j'en témoignai mon chagrin à Thérèse qui peu à peu s'enthardissoit avec moi; elle prit la chose le mieux du monde, & mit tout en usage pour me consoler. Il faut prendre patience me disoit-elle, avec cette douceur enchantée qui la rendoit adorable à mes yeux; Madame veut peut-être vous surprendre agréablement. Plus je me désespérois, plus cette aimable fille s'efforçoit de dis-

siper ma mélancolie dont elle étoit le tendre objet, en m'alléguant mille raisons. Qu'on est à plaindre, lui dis-je, quand on aime & qu'on est éloigné de celle qui cause tous nos feux! Oui, je lui préparois les plus doux transports, l'ingrate..... oh! faut-il..... Pourquoi l'appeller ingrate, me dit cette fille? peut-être souffre-t-elle autant que vous de ne pas jouir de votre chere présence: ne foyez pas injuste, le plus tendre de tous les hommes; comment ne pourroit-elle pas vous aimer? qui pourroit résister à tant d'amour? Non, nos François ne font pas capables d'une si belle flamme, un Turc qui me l'eût dit, je ne l'aurois jamais cru.

J'étois enchanté d'entendre Therese, chacune de ces paroles faisoit une nouvelle blessure à mon cœur. Si vous en trou-

viez un qui me ressembloit, lui dis-je, auriez-vous de la répugnance à l'aimer? La question étoit embarrassante, Therese changea adroitement le sujet de la conversation, & refusa d'y répondre.

Je n'en dis pas davantage pour cette fois, j'affectai même de la quitter d'un air chagrin, & je fus jouer en ville un personnage moins difficile à faire. Je découvrai ce jour-là : je me rendis chez une de ces filles que j'entretenois dans des appartemens particuliers, selon l'usage du Pays. Là rien ne m'empêcha d'être heureux, aussi ne le fus-je pas beaucoup. Je commence à croire que les obstacles redoublent les plaisirs des Amans, & animent davantage qu'une jouissance qui ne coûte rien à obtenir. C'est toi, chere Esclave, qui m'en as fait faire l'expérience la premiere.

FIN

Depuis mon arrivée à Paris ; j'avois déjà eu les faveurs de bien des Françaises ; mais je m'apercevois bien qu'aucune n'avoit eu du gout pour moi. J'esperois faire avec Therese l'essai d'un plaisir nouveau : je retournai donc auprès d'elle dès le lendemain matin ; j'affectai un air encore plus réveur qu'à mon ordinaire ; je levois les yeux au Ciel ; je frappois dans mes mains , en disant à haute voix : C'en est donc fait , je ne la verrai plus ; l'infidele m'abandonne ! qui l'auroit dit ? volage Françoise, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

Therese attentive à tout ce que je disois, sembloit s'intéresser à mon sort. Hélas ! lui dis-je, je vous avois fait venir pour servir celle que j'aimois ; mais la perfide a passé dans les bras d'un autre, je n'en puis douter : méritois-je ce traitement ?

traitement? Elle ignore sans doute me dit cette fille, avec combien d'ardeur vous l'aimez; il n'est pas possible qu'une femme puisse refuser son cœur à tant d'amour. En êtes-vous bien persuadée? lui dis-je, & votre cœur vous inspire-t-il ces généreux sentimens? Oui, me répondit-elle en rougissant. Charmé de sa réponse, je lui demandai si à l'exemple de mon infidèle, elle ne se croiroit pas dispensée de payer un Turc de retour. Ce n'est pas, poursuivit-elle, depuis que vous m'avez appris à les connoître; il est peu de François qui les valent à mes yeux; croyez-moi, oubliez celle qui vous oublie, il est tant d'aimables femmes capables de vous en faire perdre la mémoire. Je n'en connois qu'une, lui dis-je, digne de la remplacer dans mon cœur. Mes yeux animés de la

K.

plus vive tendresse lui dirent assez que c'étoit elle.

Therese se troubla, & baissant les yeux avec cette timidité qui accompagne l'innocence, elle jetta un profond soupir. Heureux moment pour un cœur aussi passionné que le mien ! Qu'elle me parut différente de cette Zélie intéressée qui vouloit me vendre jusqu'à la moindre de ses caresses ! Je ne voyois dans Therese que l'amour le plus tendre : je ne fus pas long-tems à me convaincre que j'en étois l'objet. Son silence m'apprit ce que sa voix embarrassée commença vingt fois & ne put achever. Quelle douce situation ! S'il est vrai, chere Therese, lui dis-je, en serrant ses mains dans les miennes, s'il est vrai que j'aye allumé dans votre cœur quelque tendre sentiment, que tardez-

vous de me l'apprendre ? craignez-vous de me rendre le plus heureux des hommes ? Vous êtes venue ici pour servir , commandez-y , tout vous obéira ; prenez la place de mon ingrata , venez que je vous mène dans un appartement plus digne de vous que celui que vous avez habité jusqu'à présent. Je l'y conduisis par la main. Je vous donne , lui dis-je , tout ce que vous voyez. Elle accepta mes dons avec joie. Je la laissai un moment seule pour pouvoir réfléchir à son nouvel état. Misérable dans sa Province , n'ayant jamais eu les choses les plus nécessaires , que devoit-elle penser d'un homme qui lui faisoit une espèce de fortune ? J'espère qu'en acceptant mes bienfaits , elle réfléchiroit à quelle reconnoissance l'engageoient les présens que je lui faisois , elle y

K ij

penfa sans doute. Je ne quittai cette aimable fille que pour m'abandonner seul aux plus douces idées. Je me peignois un plaisir si vif, un bonheur si parfait, que sans toi, chere Atalide, j'aurois préféré cette jeune Françoisse à toutes les femmes de mon Serail. J'allumois mes désirs; j'en flammois mon cœur des plus tendres feux, près de les éteindre dans les bras de l'objet aimé: le moment qui précède la jouissance de celle qu'on aime, égale, s'il ne surpasse, le plaisir qu'on a d'en triompher.

Je ne fus pas long-tems à retourner à Therese, mon impatience étoit extrême: je trouvai cette belle couchée sur une chaise longue vis-à-vis sa toilette, & qui se regardoit dans un miroir par complaisance. Elle s'étoit mise quelques mouches, et

le en rougit en me voyant & voulut les ôter. Ah ! laissez-les de grace, lui dis-je en l'embrassant. Elle fit un effort pour me repousser de ses bras; mais elle tomba sans force dans les miens. Telle que je te vois, chere Atalide, quand prête à céder à mes doux transports, tu te livres à moi sans reserve.

Je portai cette charmante fille sur le sofa qui étoit dans le salon voisin sans qu'elle fit de résistance, une douce langueur s'étoit emparée de tous ses membres; mais elle n'y fut pas plûtôt, que revenue à elle, & effrayée du désordre dans lequel je l'avois mise, elle voulut recouvrir sa gorge: c'étoit peut-être la première fois que le jour avoit porté ses rayons dans ces lieux enchantés, séjour ordinaire des amours & où les desirs prennent naissance. Arrê-

tez, lui dis-je, pourquoi cacher ce que la nature a orné de tous ses dons? Therese détourna les yeux; mais eut la complaisance de souffrir ma main un moment, que ma bouche jalouse de son bonheur suivit bientôt! On ne fit qu'autant de résistance qu'il en falloit pour augmenter mes desirs; une faveur accordée met en droit d'en exiger une seconde. Ce petit combat amoureux me rappelle, chere Atalide, le jour heureux que pour la premiere fois de ma vie j'éprouvai avec toi le plaisir qu'il y a de vaincre une femme qui résiste, ambitieuse de reculer le moment de sa défaite, tu m'as appris à me conformer aux coutumes de ta nation.

Les François font l'amour comme la guerre, ils ne laissent rien derriere eux: ils commencent par s'emparer des villes frontie-

res avant de marcher à la capitale, où ils arrivent souvent fort affoiblis. Nous faisons tout le contraire ; nous négligeons les Places de peu de conséquence que nous rencontrons sur notre route , persuadés qu'elles suivront bientôt le sort de la Capitale, où nous courons d'abord, & dont l'appui fait toutes leurs forces : surpris de nous voir si près, elle nous ouvre ses portes, & nous sommes dans ses murailles, quand elle commence à s'apercevoir qu'elle auroit pu nous résister. Nous agissons de même en amour, chacune de ces méthodes a ses avantages. Les François gagnent une victoire à chaque pas, il est vrai ; nous n'en gagnons qu'une, mais elle équivaut toutes les leurs ; & après l'avoir remportée, nous entrons victorieux, & sans trouver de résistance dans

ces Places qu'il leur a fallu em-
porter l'épée à la main.

Las de combattre à la Fran-
çoise avec Therese, j'allois aban-
donner l'usage du Pays, pour sui-
vre notre méthode, lorsqu'un
sentiment d'honneur me retint.
Je me ressouvins tout d'un coup
du serment que je fis à Mahomet
le jour que je triomphai de toi, de
ne jamais user de violence à l'é-
gard d'aucune femme. Un cri per-
çant que jetta Therese & qui fut
jusqu'à mon cœur, y réveilla ma
vertu assoupie; j'en revins donc
de si loin aux prieres: Cédez, dis-
je à cette Belle, cédez au plus
généreux de tous les hommes;
ne craignez pas que je vous ra-
viffe malgré- vous un bien qui
n'est qu'une chimere, quoique
vous le regardiez comme ce que
vous avez de plus précieux: il
est à vous ce bien imaginaire,
— trop

trop de jeunes Françaises en disposent à leur gré, pour qu'on puisse le leur disputer. Ah Dieu ! me dit Therese, quel moment ! j'haïssois tous les Turcs, pour quoi faut-il que je vous aime ? qu'ai-je dit ?

Vous m'aimez, lui dis-je, mon bonheur est certain. Ah ! tenez-vous, dit-elle, non, je ne le souffrirai jamais : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point me faire de violence. Il est vrai, lui répondis-je, en moderant ma vive ardeur ; mais vous m'aimez. Qu'est-ce donc que l'amour selon vous ? si ce n'est un sentiment vif qui fait souhaiter de se livrer tout entier à ce qu'on aime. Je commence à le sentir, me dit Therese, que je tenois toujours entre mes bras ; mes forces m'abandonnent, poursuivit-elle languissamment, où suis-je ? Grands

L

Dieux ! Ah ciel ! A ces mots , sa voix expira sur ses lèvres , elle détourna ses yeux de dessus moi , & laissa les miens libres de parcourir tous ses charmes . Je devins le plus heureux des hommes : la belle immobile sembloit n'avoir plus de sentiment ; mais des soupirs qu'elle vouloit étouffer , & qui se succedoient sans cesse , m'assuroient du contraire .

Revenue de cette douce ivresse dans laquelle l'Amour plonge tous nos sens au moment qu'il nous fait part de ses plus grandes faveurs , elle se mit à répandre des larmes , juge de mon empressement à les essuyer ; que je les trouvai précieuses ! Retirez-vous , me dit-elle en me repoussant sans oser me regarder , cruel , falloit-il abuser d'un moment de foiblesse ? que les hommes sont dangereux ! vous m'allez mépri-

fer à présent, poursuivit-elle; vous le pouvez; je mérite tous vos mépris de m'être oubliée si fort. Pardonnez, lui dis-je en me jettant à ses genoux, pardonnez, belle Françoise, une faute, si c'en est une, commise par un excès d'amour; pourriez-vous vous repentir.... Ah! si je m'en repens, poursuivit Therese, en doute-riez-vous? reprenez vos présens, je vous les abandonne, c'en est fait, je suis pour jamais un lieu qui m'a été si funeste. Envain je voulus fixer sur moi les regards de cette tendre affligée, en prenant une de ses mains qui les couvroit. Elle se leva & courut s'enfermer dans un cabinet voisin en me priant de ne pas l'y suivre. Je n'osai lui désobéir: je demeurai donc seul, & la tristesse succéda à la joie dans mon cœur; un plaisir qui coutoit des larmes

à celle qui me l'avoit procuré ;
 cessoit d'être plaisir pour moi ;
 ce n'en est un qu'autant qu'on le
 partage avec l'objet aimé.

Je me jettai à genoux devant
 un portrait de Mahomet , & le
 pris à témoin que je n'avois point
 faussé mon serment , n'ayant
 point fait de violence à cette
 fille ; mais ayant seulement pro-
 fité d'un moment de foiblesse.

Je voulus entrer dans le Ca-
 binet où Therese s'étoit retirée ,
 il ne me fut pas possible , elle s'y
 étoit enfermée. Je priai envain ,
 on ne me répondit rien. Crai-
 gnant qu'elle ne se trouvât mal, je
 volai à une petite porte secrète
 qu'elle ignoroit , elle ne l'enten-
 dit pas plutôt ouvrir , qu'elle
 courut s'y opposer : il n'étoit
 plus tems , la nuit étoit entiere-
 ment tombée , & nous n'avions
 point de lumiere , de forte que

Therese se trouva tout d'un coup entre mes bras. Elle voulut s'en arracher, mais je la retins, en lui promettant de conserver pour elle tout le respect qu'elle pouvoit désirer; je lui jurai tant de fois, qu'elle commença à se laisser persuader. Peut-on compter sur vous, me dit-elle d'un ton de voix plus plein de douceur que de courroux? Oui, lui dis-je: sans mes sermens, ma parole eût suffi. Je voulus sonner pour qu'on apportât de la lumière, Therese s'y opposa de toutes ses forces. Je ne pourrois, me dit-elle, soutenir vos regards. Je pris sa main tremblante que je portai à ma bouche pour la baiser. Ah! laissez-moi de grace, s'écria cette belle, c'est par ce chemin que vous m'avez conduite, où je n'aurois jamais cru arriver; n'allez pas recommen-

cer, j'en mourrois de douleur. J'ai une grace à vous demander, ajouta-t-elle, me la refuserez-vous? Parlez, lui dis-je: cesser de vous aimer est la seule chose que je n'aurois pas la force de vous accorder: C'est cependant la seule que j'exige de vous, me répondit Therese; permettez que je vous quitte pour toujours; qui a pu être foible une fois, pourroit l'être une seconde. Vous ne m'aimez donc plus, repris-je avec vivacité? Vous craindrois-je, ajouta cette tendre fille en pleurant? Si j'étois telle que vous me dites, & telle que je voudrois être, mes craintes vous disent assez ce que je m'étois promis de me cacher à moi-même toute ma vie.

Un Domestique qui apporta des Bougies, interrompit un entretien si doux. Quel trouble ne

ressentit pas la trop chaste Theresse ! Je vais mourir de honte , me dit-elle , si vous ne vous retirez. Comme on alloit servir , je lui demandai si elle ne souperoit pas ; elle me répondit qu'elle ne vouloit rien prendre : je la portai entre mes bras dans le Salon où la table étoit mise , & la plaçai dans un fauteuil. A force de prieres , j'obtins qu'elle boiroit un coup de vin de Champagne , & qu'elle prendroit un morceau.

Ne sois pas surprise , chere Atalide , de me voir boire du vin contre la Loi de Mahomet ; tu sçais que plus fidèle qu'un autre au Dieu que j'adore , je ne suis point en aveugle ces usages bizarres établis par la politique des hommes , pour retenir un peuple grossier dans le devoir , qui toujours aveugle dans sa croyan-

L iiij

ce, fuit indifféremment ce qu'on lui impose sous le nom sacré de sa Religion.

La belle Françoise avec qui j'étois tête à tête, se remit peu à peu : elle laissa enfin tomber un regard sur moi ; mais mes yeux toujours fixés sur elle l'ayant surprise, elle retira aussi-tôt les siens pour les fixer ailleurs : cefoient-ils de regarder un objet pour passer à un autre, j'avois un coup-d'œil dans le trajet qu'ils faisoient ; à quoi ne s'accoutume-t-on pas ? D'abord elle rougit un peu moins, le vin l'enhardit ; au dessert elle commença à me regarder pour me faire des reproches : Falloit-il, me dit-elle avec douceur, falloit-il profiter d'un moment de foiblesse ? Que je suis malheureuse ! Que deviendrai-je à présent ? Un Turc ! Ah ! grands Dieux ! Non, je ne

vous verrez plus. Quoi , vous pourriez , lui dis-je , vous résoudre à ne plus voir le tendre Achmet ? Vous le haïriez ? Non , charmante Therese , je ne le puis croire ; la nature qui a pris tant de soin d'embellir votre visage , n'a pas refusé la sensibilité à votre cœur ; c'est le partage de votre sexe. Aurois - je été foible , lui dit-elle , si je n'eusse pas été sensible ? faut-il que j'aye fait en ce jour la fatale expérience ?

A ces mots elle se mit encore à pleurer en me regardant tendrement. Ses larmes me touchèrent ; je voulus les essuyer : quelle fut ma surprise , lorsque Therese saisissant ma main tout d'un coup , au lieu de la rejeter elle l'approcha doucement de ses lèvres , & la baisa avec transport , en me jettant un regard animé de la

passion la plus vive. Pénétré de reconnoissance, je l'embrassai en lui jurant de ne l'oublier jamais. Pardonnez, me dit-elle toute tremblante, comme si elle m'eût offensé, pardonnez, cher Achmet, je n'ai pas été maîtresse de ce tendre mouvement, je me trahis; ah Dieu! j'ai honte de moi-même; en achevant ces mots, elle se leva; mais elle voulut en vain s'échaper de mes bras. Je la suivis & la conduisis dans l'Appartement destiné à la Dame imaginaire qu'elle croyoit être venue servir. Therese refusa d'abord d'y passer la nuit; enfin, elle céda à mes prieres; je voulus l'aider à se deshabiller, elle s'y opposa fortement, & me dit qu'elle ne le feroit pas même en ma présence. Je lui promis de ne la pas gêner: elle parut satisfaite de ma

soumission. Comme je prévis qu'elle alloit encore me demander une autre grace, je fortis sans lui laisser le tems de parler, ne voulant pas lui promettre plus que je n'avois la force de tenir.

A peine fut-elle couchée, que je parus devant son lit; cette fille fut d'abord surprise de me voir: Que voulez-vous encore, me dit-elle? Passer la nuit dans un fauteuil, lui dis-je, si vous êtes assez cruelle pour refuser de me recevoir auprès de vous. Auprès de moi, s'écria Thérèse? Ah ciel! Coucher avec un homme; mais, Achmet, y pensez-vous? Ne vous alarmez point, repris-je, je suis incapable d'user de violence avec vous. Vous n'en êtes que plus redoutable, ajoûta Thérèse; retirez-vous de grace? Laissez-moi: vous baissez mes mains;

font-elles trop fortes ? Vos lè-
vres leur impriment une certai-
ne pesanteur qui les rend in-
capables de me défendre : cede-
rai-je encore ? Ah Dieu ! Qu'on
est foible quand on aime ! Sa
voix s'éteignoit peu à peu en
prononçant ces dernières paro-
les ; de tendres soupirs leur suc-
céderent. Aguerri dans ces for-
tes de combats , je fus bientôt
heureux , & le fauteuil devint
un meuble inutile.

Depuis cette aimable nuit ,
Thérèse, accoutumée à mon vi-
sage , ne fait plus que baisser les
yeux par pudeur quand l'amour
me conduit à ses pieds ; nous
vivons ensemble dans l'union la
plus parfaite ; elle m'a avoué
mille fois depuis qu'elle seroit
fâchée de n'avoir pas cédé à mes
transports , & que son cœur ,
toujours d'intelligence avec moi,

m'avoit aidé à la séduire. Comme elle a de l'esprit, je n'ai pas eu de peine à lui faire comprendre que les plaisirs que l'Amour procure ne peuvent pas être criminels ; elle est convaincue à présent, que maîtresse de ses faveurs, elle peut les accorder quand il lui plaît ; les hommes prêchent ici la même morale à leurs maîtresses, & une toute contraire à leurs épouses ; mais il n'y a que les fotes qui en soient dupes, & telle qui paroît le croire fermement aux yeux de son mari, s'en rit en secret dans les bras de son amant.

Fidèle observateur de la Loi de Mahomet, je ne suis pas homme à me borner à une seule femme : je ne donne pas tout mon tems à Thérèse, je m'amuse encore ailleurs ; je me suis mis à la mode ; j'ai retenu une

Actrice de l'Opera pour quelque tems; c'est avec elle que je commence à m'aguerrir, & à me mettre en état d'en pouvoir conter dans peu à ce qu'on nomme ici les Dames de Condition, j'en connois beaucoup; mais je n'ai pas encore eu l'occasion de tenter l'aventure avec aucune: on m'assure qu'elles ne ressemblent pas toutes à la Marquise de Chambertin; je t'en dirai dans peu des nouvelles; elles méritent bien une Lettre particulière.

Tu travailles, dis-tu, à mon portrait, chere Atalide, que j'aurai de plaisir de le voir fait de ta main, & de juger si l'Amour, qui a guidé ton pinceau, t'a bien servi. Non, belle Esclave, de tous les plaisirs que je goûte en France, il n'en est pas de plus doux pour moi que celui de pen-

ser que tu m'aimes toujours.

Je suis sensible à l'empressement que tu as d'avoir des Comédies Françoises pour me les jouer à mon retour : parmi celles que je t'envoie , tu trouveras *L'ORACLE*. Que ne puis-je aussi t'envoyer l'aimable Actrice qui en fait tout le prix , & que toi seule pourras remplacer. Que j'aurois de plaisir à la voir parmi vous , occupée du seul soin de me plaire ! elle est digne d'être ta compagne ; vous étiez faites pour vivre ensemble : elle a cette tendresse , cette douce langueur que j'adore en toi , & qui est le plus beau présent que la nature puisse faire à une femme. Si j'étois assez heureux pour pouvoir la posséder dans mon Serrail , toutes les fêtes que j'y donnerois commenceroient par une représentation de l'Oracle ,

etc.

& je ferois l'heureux *Charmant*
 à qui la belle *Lucinde* donneroit ce tendre nom ; mais il manque quelque chose dans l'endroit le plus intéressant de cette Pièce : la preuye que le fils de *Souveraine* donne, qu'il est un homme, & non pas une machine organisée, n'est pas suffisante selon moi ; je lui en ferois donner encore une autre : il parle, est-ce assez ? La Fée, qui fait danser les statues, peut bien les faire parler aussi ; je jetteroies mon mouchoir à l'aimable *Lucinde*, elle me suivroit dans un petit bosquet, ou plutôt je l'y attireroies moi-même insensiblement, en me jouant devant elle comme son singe ; & au lieu que pour accomplir l'Oracle, elle dit simplement, qu'elle aime *Charmant*, je lui en ferois donner des preuves ;
 elle

elle reviendrait ensuite à *Souveraine*, qui lui diroit :

SOUVERAINE.

» Vous êtes toute rêveuse ;
 » *Lucinde*, qu'avez-vous ? Vo-
 » tre *Charmant* a-t-il renversé
 » ces pots de fleurs que vous
 » cultiviez avec tant de soin ?

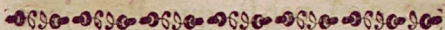
LUCINDE.

» Hélas ! *Souveraine*, j'ai fait
 » un faux-pas, & il m'a renversée
 » moi-même ; il est plus fort que
 » moi, je n'en suis cependant
 » pas fâchée ; ce n'est pas une
 » statue assurément ; je ne le croi-
 » rai pas : il a trop d'esprit ; est-
 » ce vous qui lui avez appris tout
 » ce qu'il sçait ? Il a les plus jo-
 » lies façons du monde : je ne
 » veux plus de mon singe ni de

M

» mon perroquet ; vous pouvez
 » les garder pour vous ; *Char-*
 » *mant* en sçait mille fois plus
 » qu'eux pour m'amuser ; si vous
 » le voyiez ; mais non , j'en fe-
 » rois bien fachée , vous vou-
 » driez aussi jouer avec lui ; je
 » l'ai caché dans un endroit que
 » je ne dirai à personne , & où
 » je l'irai voir souvent toute
 » seule.

Voilà , charmante Atalide , le
 petit changement que je ferois
 à cette Comédie , & que je ren-
 drois par-là plus conforme à nos
 usages , & en état d'être jouée
 dans nos Serrails. A mon arri-
 vée nous la représenterons en-
 semble , belle Esclave , avec
 cette addition. *Tu peux toujours*
apprendre ton rôle. Adieu la plus
 aimable de toutes les femmes ,
 & celle qui m'est la plus chere.



TROISIE' ME LETTRE
D'ACHMET

DELY - AZET BACHA
à trois queues ,

A A T A L I D E ;
son Esclave favorite.

JE ne sçais si le Fondateur de
cette espèce d'hommes, que
l'on nomme ici Capucins, vi-
voit du tems de Mahomet, ou
si, comme on le croit à Con-
stantinople, notre grand Pro-
phète lui inspira de conserver
un respect inviolable pour la
Barbe ; mais en vérité on ne
peut trop louer la soumission de
ces bons Peres aux volontés su-
prêmes de leur Patriarche, puis-

M ij

que c'est par-là que l'on juge
chez eux du mérite ; & que les
Charges les plus importantes ,
& les Emplois les plus brillans
sont accordés aux barbes les
plus longues , les plus touffues ,
les plus blanches , & les mieux
frisées. Quoi qu'il en soit que
Mahomet ait précédé S. Fran-
çois , qu'il l'ait suivi , qu'ils ayent
été contemporains , amis ou pa-
rens , cela m'importe peu ; & je
crois , belle Esclave , que ce
n'est pas là ce qui t'occupe : ja-
mais il ne me seroit venu à la
pensée d'approfondir cette im-
portante question sans une aven-
ture arrivée ici dernièrement à
deux Capucins , & dans laquel-
le la barbe joue un rolle assez
considerable.

Deux Reverends , ennuyés
d'un genre de vie trop unifor-
me , & trouvant leur froc un

peu rude, méditoient dès long-tems une occasion favorable de le quitter pour quelques jours : comme ils vouloient retourner au Couvent, ils n'osoient se défaire de leur barbe, ce qui les embarrassoit fort. Notre arrivée favorisa leur dessein; ils prirent la résolution de se travestir en Turcs, & d'aller à l'abri du Turban qu'ils arboroient, dans quelques-unes de ces maisons de plaisirs, si communes à Paris. Ils n'eurent pas plutôt formé ce projet, qu'impatiens de le mettre à exécution, ils virent venir avec plaisir leur tour d'aller à la quête aux environs de cette Ville. Leur petite provision d'argent étoit faite de longue main; ainsi ils mirent à profit un tems si précieux. Un d'eux avoit été frere Tailleur, & il ne fit peut-être jamais si bon usage de sa sainte aiguille.

A peine furent-ils sortis du Couvent, qu'ils commencerent par se faire des habits si semblables aux nôtres, que j'y fus trompé moi-même. Enfin les bons Peres, devenus aussi Turcs que nous, évitoient par prudence de paroître le jour dans les rues, de crainte d'être reconnus; mais malgré toute leur précaution, une aventure à laquelle ils ne s'attendoient pas, sans doute, les obligea de décliner leur nom.

Un soir que je rentrois à l'Hôtel, on me dit que l'Ambassadeur étoit avec un Commissaire, qui venoit se plaindre de quelques-uns de nos Turcs. Saïd Effendi, apprenant que j'arrivois, me fit aussi-tôt prier de passer dans son appartement, & me demanda si ce n'étoit point de mes gens dont on se plaignoit: Monsieur le Commissai-

re, poursuivit-il, vient m'avertir que deux Turcs font un carillon épouvantable dans une maison de la rue de Seine; je ne sçais qui ce peut être: Il n'y a qu'à les faire venir, lui dis-je. Il ordonna en même-tems qu'on les allât chercher, & me pria de m'y transporter moi-même pour arrêter, par ma présence, le désordre qui pourroit arriver; je m'y rendis.

Quelle fut ma surprise, lorsque j'apperçus effectivement deux Turcs respectables que je ne connoissois pas: je leur parlai d'abord notre langue; ils ne purent me répondre qu'en françois. Après les avoir regardés un peu attentivement, il me fut facile de voir que c'étoit quelque déguisement mystérieux, mais je n'y comprenois rien; leur barbe m'empêchoit de les

croire François. Ils me prièrent en tremblant, de faire écarter le monde qui étoit accouru, ce qui redoubla ma curiosité. Quand nous fûmes seuls, ils se jetterent à mes genoux, en me conjurant de leur pardonner, & de ne pas les perdre; je leur promis, en les relevant, qu'il ne leur arriveroit rien, & les engageai à me dire qui ils étoient.

Nous sommes Capucins, me dirent-ils; Hé! qui a pu, leur dis-je, vous engager à choisir un état si peu conforme à vos inclinations? Un peu de dépit, poursuit l'un d'eux, beaucoup de jeunesse, & encore plus d'imprudence; nés pour le monde, nous y serions honnêtes hommes, & nous ne sommes que de mauvais Moines, obligés de nous sacrifier à l'ambition de nos familles, qui ne nous ont
 laissé

laissé que le choix d'une prison ; nous avons pris , par dépit , la plus humiliante pour elles ; & nous sommes devenus les victimes de notre vengeance. Pour changer d'état , on ne change pas de cœur : avec l'âge les passions se fortifient , la continence les irrite : jugez des progrès qu'elles ont faits sur nous par la témérité que nous avons eu de prendre ce déguisement pour les satisfaire.

Je plains le sort de ces pauvres Peres ; j'aurois bien voulu , avant que de les renvoyer dans leur Cloître , leur procurer l'entrevue des jeunes filles qu'ils étoient venus chercher ; mais elles étoient dans un autre appartement avec deux Mousquetaires qui les leur avoient enlevées ; c'étoit là le sujet de la dispute ; car les Moines , obstinés à ne

N

vouloir pas lâcher prise, se défendoient en braves, & ne cederent qu'à la dernière extrémité. Je leur promis de tenir cette aventure secrète; je leur conseillai même d'aller tenter fortune ailleurs avant que de quitter le turban; & de tâcher après de se passer de femmes, puisque S. François avoit jugé à propos de leur en interdire l'usage. Je voulus un peu leur parler de leur Religion; mais ils me répondirent très-sçavamment qu'ils faisoient profession de ne rien sçavoir; qu'ils croyoient aveuglément. Ces reverends Peres passent en effet en France pour avoir au souverain degré la foi, l'ignorance & la malpropreté; vertus fondamentales de leur Ordre scientifique.

Je les fis sortir par une porte dérobée, & je ne sçais ce qu'ils

devinrent : ils furent apparemment reprendre leur froc ; car je n'en ai pas entendu parler depuis.

Je ne fus pas plutôt seul, que réfléchissant à la conduite des deux Mousquetaires, je fus piqué de la hardiesse qu'ils avoient eu d'enlever des femmes à des Turcs ; ils le croyoient du moins ; je voulus m'en venger. Ces jeunes François triomphent, dis-je à un de mes amis que je fus rejoindre, & à qui je contai ce que je venois d'apprendre ; ils s'imaginent avoir remporté une victoire complète ; faisons-leur voir qu'ils se trompent. Nous entrâmes dans la chambre où ils étoient à se divertir ; l'air fier que j'affectai leur inspira du respect sans les déconcerter : Je viens, Messieurs, leur dis-je, de renvoyer à l'Hôtel deux de mes

gens qui en vouloient à ces Dames ; elles font si aimables , que je suis surpris qu'ils ne se soient pas mieux défendus pour les conserver : vous êtes heureux de n'avoir eu affaire qu'à deux Turcs de cette espèce ; j'en connois qui vous auroient vendu plus cher le bonheur de posséder ces belles Françaises. Serroit-ce vous , me dit avec mépris celui qui étoit le plus près de moi ? Moi-même , lui répondis - je fierement. Hé bien , voyons , poursuivit-il , en tirant son épée , voyons si vous avez autant de bravoure que de gravité. Je ne m'attendois pas , je l'avoue , à une réponse si vive ; je me mis en défense ; l'autre François & le Turc , qui me suivoit , ne demeurèrent pas spectateurs oisifs de ce combat ; mais comment se battre dans

une chambre, où des femmes alarmées vous arrachent les armes des mains? elles se mirent entre-nous, & rendirent par-là toute notre fureur inutile; elles essayèrent de nous calmer, & deux jeunes personnes des plus charmantes, qui entrèrent, finirent entierement la querelle, chacun trouvant de quoi s'amuser; peu à peu les esprits se calmèrent, de sorte qu'à l'arrivée du souper que les Moines avoient commandé, nous nous mîmes tous à table: c'est ainsi que souvent le vin rassemble ceux que l'Amour avoit désunis; je n'ai pas encore fait en France de repas plus gai; le vin, dont je commence à connoître le mérite, en a bien davantage; selon moi, quand il nous est versé par les mains de quelques Belles, & que nos lé-

vres peuvent voltiger des bords d'un verre sur le visage d'une aimable personne, qui nous sourit en nous rendant mille baisers pour un.

Acteur de cette scène charmante, qui se passoit sous mes yeux, je voyois, avec un plaisir infini, ces jeunes Françaises dans le deshabillé le plus galant du monde : un ruban bleu passé négligemment dans leurs cheveux, faisoit toute leur coëffure ; des corcets blancs collés contre leurs corps, & ferrés avec art, nous en découvroient la taille, que j'aurois renfermée entre mes mains ; une gorge parfaite en sortoit avec grace, & communiquoit de son mouvement naturel à la simple gaze, destinée en apparence à la couvrir, mais mise en effet pour irriter les désirs ; un petit jupon

d'une toille légère & assez court pour laisser voir un bas de soie plus blanc que la neige, & un soulier de même couleur terminoit par le bas tous leurs ajustemens ; de tems en tems leurs beaux bras passés sous nos cols ; & leurs jambes croisées sur les nôtres, nous les faisoient en voir dans une attitude capable d'inspirer de tendres mouvemens au cœur le plus insensible.

Au dessert elles passerent sur nos genoux, & nous secondant, le verre à la main, nous nous enivrâmes ensemble, & de vin & d'amour. Quand on eut deservi, sûrs d'obtenir les faveurs de nos Dames, nous nous mîmes à imaginer quelque nouvelle façon pour les rendre plus piquantes. L'Hôtel des Mousquetaires est une Académie où l'on traite trop souvent ces sortes de matie-

tes, pour que j'aye eu la témérité d'espérer l'emporter sur les jeunes François, compagnons de nos plaisirs.

Après avoir révé un moment, le plus jeune propofa un quadrille de son invention : quant au payement, car pour la façon de jouer les Cartes, elle étoit la même que celle qui est en ufage. Comme nous voulûmes payer comptant, il ne fut question ni de jettons, ni de fiches, ni de contrats ; les premiers furent effimés un baifer sur la bouche, les seconds, & les derniers à proportion. Il ne falloit pas moins qu'un fans-prendre en couleur favorite, pour prendre la dernière faveur, auquel cas celui ou celle qui le gaignoit, choisiffoit un payeur à son gré dans la compagnie. J'eus le bonheur d'en faire un le premier tour ; je lus dans les yeux

d'une Brune qui étoit vis-à-vis de moi, qu'elle ne seroit pas fachée de me payer : je lui fis signe, elle me suivit. Croirois-tu, belle Esclave, que cette Françoisse encherit sur le Mousquetaire. Elle me soutint que ce quadrille amoureux au lieu de finir devoit commencer par les tours doubles ; parce que les joueurs pourroient fort bien, disoit-elle, ne pas trouver dans leur boëte de quoi payer doublement à la fin du jeu. Je voulus aller consulter le cas ; mais elle s'offrit de payer d'avance, & d'en passer après par où l'on voudroit, au hazard de payer double deux fois : quelle générosité ! Quand je proposai cette addition à l'assemblée, chacun applaudit, & il fut conclu d'une voix unanime que le premier & dernier tour seroient doubles ; mais on s'anima telle-

ment au jeu que je crois qu'ils le furent tous.

La partie finie, je me retirai à l'Hôtel fort content de cette petite aventure. Quelques coups de bastonnade que je fis donner à deux de mes domestiques, pour quelques tours qu'ils m'avoient faits, fit croire à notre Ambassadeur qu'ils étoient les causes des plaintes qu'on étoit venu faire, & que j'avois, disoit-il si sagement calmées; car je lui fis une histoire à ce sujet bien aussi belle que celle qui venoit de m'arriver.

Enfin, las des faveurs de ces sortes de personnes, je voulus sçavoir si celles des Dames de condition avoient quelque chose de plus vif & de plus amusant. Je m'apperçus bientôt qu'elles étoient des femmes comme les autres, & que telle qui est une respectable Marquise, Comtesse

ou Duchesse, seroit une honnête Coquette, si le sort l'eût fait naître dans un rang moins élevé. Les unes enflées de leur naissance chimérique vous vantent sans cesse leur origine; il n'y a que leurs Ancêtres qui ont fait de belles actions: ils étoient les favoris des Rois qui vivoient de leur tems: les historiens sont des fots de les avoir passés sous silence; elles s'imaginent que leurs vertus ont passé jusqu'à elles, tandis qu'un vain nom qu'elles deshonnorent, est tout ce qui leur en reste. Foible ressource qu'un vieux parchemin pour prouver sa noblesse: c'est dans le cœur qu'on la doit lire; mais chaque Peuple a ses folies, pourquoi les François n'auroient-ils pas les leurs? Il est encore une autre espèce de Noblesse qui rend bien les femmes aussi vaines: ce sont les biens

qui font les Nobles de cette seconde classe, moins respectable & plus respectée que la première.

Il n'y a de vraiment estimable, selon moi, que ceux qui commencent à anoblir ou à enrichir leur famille; & ce sont ceux que l'on estime ici le moins. Un fat né d'un héros a un degré de noblesse de plus que son pere; le fils d'un homme qui aura eu le talent de fixer la Fortune en sa faveur, fût-il un sot, commence à trouver des alliances honorables auxquelles son pere n'auroit osé prétendre avec tout son mérite personnel. Le héros est autant au-dessus de l'homme de fortune, que l'homme qui ne doit sa fortune qu'à lui-même est au-dessus de ces petits Nobles, qui doivent tout au caprice du sort, qui par pitié les a fait naître dans un rang où leur foible mérite ne

Les eût jamais élevés, aussi ne font-ils estimés que par leurs semblables qui ont le malheur d'être en grand nombre. Les honnêtes gens pensent tout le contraire; mais ils sont si peu considérés dans le monde, qu'ils sont obligés de faire leur cour à un tas de faquins, & de petits Maîtres anoblis, qu'ils méprisent au fond du cœur. Il en est des femmes comme des hommes dans ces deux états: une Dame de condition méprise une Financière; & la Financière lui rend la pareille: contente d'un Hôtel magnifique, d'une table bien servie, d'un bon équipage, d'un nombreux domestique, & d'une Garde-robe bien fournie, elle laisse à la Comtesse indigente la gloire de devoir son origine à des demi-Dieux.

La première personne de nom

dont je briguai les faveurs, étoit une Comtesse infatuée de sa naissance ; il falloit pour être son Amant titré faire les mêmes preuves de Noblesse que pour être Chevalier de Malte : aussi avec ma qualité de Bacha que je ne voulois pas rendre publique, je ne fus qu'un de ces Amans de peu de conséquence que l'on prend sans éclat, & que l'on quitte de même. La Comtesse de Luzi, qui est le nom de cette belle orgueilleuse, avoit encore une autre qualité aussi recommandable que la première ; elle étoit Joueuse de profession, & avoit perdu une partie de son bien au jeu, sa fierté naturelle n'en souffroit pas peu : aussi falloit-il souvent qu'elle écoutât les soupirs sterlins de quelques Financiers qu'elle regardoit en public du haut de

sa grandeur ; mais comme elle étoit charmante , ceux - ci lui pardonnoient des dédains dont ils se dédommageoient en secret ; que ne passe-t-on pas à une aimable Femme ?

Un jour le hazard m'ayant conduit chez la Comtesse de Luzi , avec un ami Joueur de profession qui y étoit connu , cette Dame fit sur moi une impression si vive , que je ne fus pas le Maître de me défendre de l'aimer. J'abandonnai quelque tems mes connoissances , pour sacrifier tous mes momens à cette charmante Françoisse. Je devins Joueur. Comme son Hôtel est le rendez - vous de ceux qui ont de l'argent à perdre , le jeu me procuroit l'occasion de la voir chez elle quand je voulois. Aimer le jeu , est un mérite à Paris qui donne des entrées

isiduo

par-tout : un homme qui n'a pas ce ridicule talent, est regardé comme une personne inutile à la Société; chacun le fuit.

Madame de Luzi ne laissoit quelquefois tomber les yeux sur moi, que parce qu'un Turc n'est pas ici quelque chose de fort commun. En vain je cherchai l'occasion de lui parler seul, il me fut impossible de la trouver. Un soir qu'elle avoit beaucoup perdu, & qu'elle étoit d'une humeur épouvantable, jurant contre le jeu, & le Joueur qui l'avoit gagné, je fus fort étonné de les voir revenir ensemble, après une demi-heure d'absence, les meilleurs amis du monde. Un homme qui aime, voit plus clair qu'un autre. La première pensée qui me vint à l'esprit, fut qu'ils avoient trouvé le secret de s'accorder à l'amiable; je
souhaitai

Souhaitai mille fois depuis avoir assez de bonheur pour gagner une somme considérable à la Comtesse, résolu de la lui abandonner au même prix. Je m'appliquai au jeu avec plus d'ardeur que jamais, je gagnai plusieurs fois à Madame de Luzi quelque argent; mais comme elle gagnait aussi, elle me payait sur le champ: elle étoit heureuse, elle perdoit moins qu'une autre.

Il n'est rien cependant dont on ne vienne à bout avec le tems: un jour que j'arrivai chez la Comtesse, & qu'elle perdoit beaucoup, je voulus profiter de son malheur; car les cartes ainsi que les armes sont journalières. Je fus assez heureux pour lui gagner une somme assez forte: réduite au désespoir, elle déchira inutilement vingt fois les cartes, & en demanda d'autres.

O

Elle ne put vaincre sa mauvaise fortune ; le bonheur voulut qu'étant arrivé des derniers , elle n'eût pas de quoi me payer. Après le jeu , elle me tira à l'écart , & me dit à l'oreille si je pourrois lui faire crédit pour quelques jours sur son Billet ; comme je l'assurai que j'étois trop charmé de trouver une fois en ma vie l'occasion de l'obliger pour exiger d'elle plus que sa parole , elle me répondit obligamment que cela n'étoit pas juste : tout en parlant je la suivis dans une chambre voisine , où elle alloit , me disoit-elle , me donner un mot d'écrit. Croyez-vous , Madame , lui dis-je en arrachant la plume de ses mains , croyez-vous que l'intérêt soit le motif qui me conduise ici ? Non , le jeu n'a servi que de prétexte à l'amour que vous m'avez in-

spiré ; c'est l'Amour qui doit me payer ; mes yeux vous l'ont déjà dit assez de fois si vous aviez daigné les entendre. Vous me surprenez , Achmet , me dit la Comtesse , en me regardant avec étonnement : Que pouvez-vous esperer ? Vous imaginez - vous que je puisse m'abaisser jusqu'à aimer un Turc , c'est-à-dire , un homme sans délicatesse ? La nature , lui dis-je , ne nous a pas fait un cœur différent de celui des François. C'est donc à dire , ajouta-t-elle en se radoucissant , que vous regretteriez peu ce que je vous dois si je voulois vous écouter. Que ne suis-je en état , lui répondis-je , d'en sacrifier mille fois davantage pour la moindre de vos faveurs. Ah ! des faveurs , reprit-elle en se jetant sur un sofa ! Je vous entens , je dois être flatée que vous con-

O ij

tiez les miennes pour quelque chose. Je ne laisse pas d'aimer en vous ce désintéressement. Si les bontés d'une Dame pouvoient se payer, j'avoue que vous mettez celles que vous voudriez avoir de moi à un prix raisonnable. Vous me trouvez donc jolie? Charmante, lui dis-je, en baissant une de ses mains que je tenois collée contre ma bouche, en lui jettant de tems en tems des regards animés de la plus vive tendresse. J'aurai bien de la petite rêverie, dans laquelle elle tomba tout d'un coup; en vain prit-elle un air plus sérieux, & me pria-t-elle de la laisser tranquille. Comme elle ne quitta pas le sofa, je demeurai toujours à ses pieds que je tenois embrassés: ses bras languissamment penchés, me dirent bientôt que cette Dame n'ai-

moit pas à voir des créanciers.

Comme, emporté par la violence de ma passion, j'allois cesser d'être son débiteur, elle se leva en colere, en me disant, Pour qui je la prenois, & si j'étois Gentilhomme pour oser la toucher? Je lui appris que j'étois Bacha à trois queues. Cette Dignité, poursuivis-je, équivaut à celle de Duc & Pair en France. Bacha à trois queues, reprit-elle, que ne parliez-vous donc? cela étant, vous êtes en état de faire crédit aux Dames, & de leur prêter même au besoin. Si j'étois assez heureux, lui dis-je, pour vous être bon à quelque chose, je m'en ferois un vrai plaisir. Pourquoi non, poursuivit-elle; auriez-vous un sac de mille francs à me prêter? je vous jure de vous le rendre au premier jour. J'aimois; le moyen

de refuser : je lui promis de le lui envoyer le lendemain à son lever; c'étoit avancer beaucoup mes affaires. Avec de l'argent, que ne fait-on pas d'une Joueuse ? La Comtesse se remit sur le sofa, & me prenant la main : Je vois bien, me dit-elle, que vous voulez vaincre ma résistance à force de générosité. A ces mots, elle se laissa aller languissamment dans mes bras, & céda sans résistance à mes transports. Depuis ce moment, je ne suis plus surpris de voir quantité de Dames de condition, sans bien pour la plupart, ne laisser pas de perdre généreusement des sommes assez considérables au jeu ; la bourse qui leur fournit de quoi payer, est inépuisable.

Je ne manquai pas de porter moi-même le lendemain matin à Madame de Luzi les mille

francs qu'elle m'avoit demandés pour quelques jours. On ne m'eut pas plutôt annoncé, qu'elle ordonna qu'on me fit entrer; elle étoit encore couchée; mais c'est un privilége accordé aux jeunes veuves, de recevoir ainsi les hommes. Quoi, vous venez vous-même, me dit-elle? J'écris à une de mes amies que j'irai jouer chez elle cet après-midi, car je compte sur votre argent: vous me l'apportez sans doute? Je lui dis que je ne sçavois ce que c'étoit que de manquer à ma parole, & qu'il m'étoit trop doux d'obliger une aimable Dame; que j'avois autant de plaisir à lui prêter, qu'elle en auroit à recevoir: c'étoit beaucoup dire; je lui presentai en même-tems la somme qu'elle m'avoit demandée. Pour cet argent-là, me dit-elle, je veux

vous en faire un billet payable à votre volonté, pourvu qu'elle ne vienne pas trop tôt. Je lui dis que je n'en étois pas pressé, & qu'elle pouvoit en disposer pour autant de tems qu'elle le souhaiteroit, sans qu'il soit besoin de billet; que sa plume ne devoit être employée qu'à écrire à un Amant heureux.

Mais sçavez-vous, Achmet, me dit-elle, que je vous trouve charmant pour un Turc? vous faites tout de si bonne grâce, qu'en vérité la femme la plus vertueuse se trouve bien foible avec vous. Vous êtes un homme dangereux. Après ce qui m'étoit arrivé la veille, je pouvois, sans témérité, exiger quelque nouvelle reconnoissance de la Comtesse; elle vit où j'en voulois venir. Je serois ingrate, me dit-elle, si je vous refusois quelque

quelque chose : voudriez - vous aussi être payé sur le champ des mille francs que vous venez de me prêter ? Comme je les comptois perdus , je ne risquai rien , & me fis un mérite de prendre ce qu'elle m'offroit de si bonne grace. Le jeu étoit joli ; mais c'étoit payer les cartes un peu cher.

Quelques jours après elle m'écrivit de lui prêter cent écus pour six heures seulement ; sa Lettre finissoit par me prier de les lui porter moi-même , parce que ma main , disoit-elle , étoit heureuse. Résolu de sacrifier encore cette somme , je me rendis chez cette Dame pour la dernière fois , & j'en revins payé en mêmes monnoies que les précédentes : n'ayant pas le moyen de l'aimer plus long-tems , je cherchai fortune ailleurs.

P

La Marquise de Ferriere fut celle sur qui je jettai les yeux : c'est une jeune Brune, vive, enjouée, pleine d'esprit, mariée depuis peu malgré elle à un homme fort âgé, qui n'a de recommandable que de grands biens, & beaucoup de bonne opinion de lui-même. Il croit être le premier génie de son siècle : une vieille médaille, un vieux tableau, ou une étoille qui paroît s'être dérangée dans le Ciel, l'occupe pendant des mois entiers ; avec ces belles qualités il est jaloux à l'excès, & se croit plus que suffisant pour satisfaire l'aimable Marquise, qui gémit souvent seule des mauvais quarts-d'heures que son séagénénaire lui fait passer.

J'avois sçu toutes ces particularités de la Comtesse de Luzi, chez qui j'avois vu une fois

Madame de Ferriere sa parente; voici comme je m'y pris pour venir à bout de mes desseins.

Je rendis une visite au vieux Marquis sans le connoître : étrangers à Paris, ces fortes de libertés nous sont permises; je lui dis, que sur le bruit que sa réputation faisoit dans le monde, j'aurois à me reprocher toute ma vie, si je quittois la France, sans connoître un homme qui en fait le principal ornement par son esprit, & qui possède tant de curiosités qui ne se trouvent point ailleurs. Flaté de mon compliment, il me reçut on ne peut pas mieux; il fallut commencer par m'ennuyer plus de deux heures à voir toutes les fadaïses qui remplissent son cabinet, & écouter les ennuyantes dissertations qu'il me fit sur cha-

que chose en particulier, il déclama contre la décadence du bon goût en France. Croiriez-vous, me dit-il d'un ton pathétique, qu'il n'y a presque plus d'amateurs de la belle Antiquité? Pour moi, poursuivit-il avec enthousiasme, je me suis toujours fait gloire d'être son plus zélé partisan: je méprise souverainement tout ce qui ne vient pas de Rome ou d'Athènes. Ce bon-homme disoit vrai; car en vain je voulus plusieurs fois lui parler de sa Nation, il en sçavoit moins que moi; & il m'avoit même ingenuement qu'il avoit toujours été si occupé, qu'il n'avoit pas encore pu trouver le tems d'étudier l'Histoire de France: pour tout dire en un mot, sans le Dixième qu'il lui fallut payer comme les autres, il auroit ignoré que l'on étoit

en guerre. Combien il en est à Paris qui lui ressemblent !

Voilà, chere Atalide, le rival que j'avois à combattre, d'autant moins redoutable pour moi, qu'il avoit des droits légitimes sur l'aimable de Ferriere, & qu'un Epoux est compté pour rien en ce pays.

Je sc̄us si bien m'insinuer dans l'esprit du bon-homme, en adoptant toutes ses idées ridicules, & en donnant dans tous ses travers, que je gagnai entierement sa confiance en fort peu de tems; j'étois l'ami de la maison: le mépris que j'affectai avoir pour toutes les femmes, fit qu'il s'ouvrit à moi au sujet de la sienne.

Que je suis heureux, me dit-il un jour, d'avoir une Epouse aussi sage que Madame de Ferriere ! Croiriez-vous qu'à son âge elle n'a nul gout pour le

plaisir ; plus j'examine sa conduite , plus je la trouve irréprochable ; & comment se plairoit-elle aux caresses des autres hommes , poursuivit-il , elle est insensible aux miennes , & ne se livre à moi que par amitié & par devoir ? Nulle passion n'agite son cœur : j'avoue que les plaisirs qu'elle me procure seroient plus vifs si elle les partageoit avec moi ; mais la tranquillité dans laquelle je vis à son égard m'en dédommage.

La Marquise n'étoit pas si insensible que se l'imaginoit Monsieur de Ferriere ; mais comme elle avoit infiniment d'esprit , elle sçavoit sans doute cacher son jeu. Je lus plusieurs fois dans ses yeux qu'elle étoit de complexion amoureuse : j'avois risqué quelques tendres regards , qui furent assez bien reçus ; mais

Il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin , ne pouvant me débarrasser de son vieux jaloux , qui ne sortoit jamais de chez lui.

Las de jouer un si sot personnage , j'allois quitter la partie , lorsqu'une Comète , qui parut , me donna quelque esperance ; je pensai que notre vieil Astrologue ne manqueroit pas d'aller à l'Observatoire lire dans le Ciel ce qui s'y passoit ; je ne me trompai pas : bien informé du jour & de l'heure qu'il sortiroit , je choisîs ce tems pour aller lire ce qui se passoit dans le cœur de son Epouse. Il ne faut pas moins que des Phénomènes pour tirer ce vieux jaloux de son cabinet. Je me rendis donc chez lui , à dessein de lui demander à souper : comme j'étois connu dans la maison pour son ami,

quoique le Portier m'eût dit que Monsieur étoit absent , je ne laissai pas d'entrer ; je me rendis au jardin , esperant y trouver la jeune Marquise , qui ne manquoit pas d'y aller tous les soirs prendre le frais.

La premiere personne qui s'y présenta à mes yeux , fut Madame de Ferriere ; je courus à elle , j'augurai bien du trouble que lui causa ma présence ; elle parut d'abord interdite. Que souhaitez-vous , Achmet , me dit-elle , d'une voix embarrassée ? Monsieur de Ferriere est sorti. Ce n'est pas lui que je cherche ici , Madame , lui répondis-je , c'est vous-même. Moi-même , me dit-elle , en se troublant encore davantage , & qu'auriez-vous à me dire ? Que votre sort est bien à plaindre , lui répondis-je , de passer les plus beaux

de vos jours dans la solitude la plus triste, & inconnue au monde, dont vous feriez les délices. Que vous êtes bon de me plaindre, reprit-elle avec douceur ! Les femmes de Condition, en France, ne naissent-elles pas esclaves des caprices de leurs parens, qui les vendent aux plus offrans : & celui que l'on aime le moins, est celui que la Loi nous ordonne d'aimer le plus. Une aimable personne a toujours de quoi se venger, lui dis-je. Il est vrai, ajouta-t-elle en souriant, que si la vengeance est permise quelquefois, c'est en ces sortes d'occasions. Un homme, qui nous épouse malgré nous, mériterait bien que l'on fit quelque chose malgré lui. Croiriez-vous bien, ajouta-t-elle, qu'il y a plus de six mois que je n'ai été si long-tems

seule avec un homme : Monsieur de Ferriere ne peut garder un ami huit jours ; il a le don de les ennuyer tous à la mort : je ne sçais comment vous avez pu vous accoutumer à son humeur. L'Amour est bien puissant , belle Françoise , dis-je à cette Dame , c'est lui qui me conduit ici ; ce Dieu m'est témoin que c'est pour vous seule que j'y viens. Pour moi , s'écria-t-elle avec une surprise mêlée d'un peu de complaisance ? Oui , pour vous , lui dis-je ; depuis le jour que le hazard vous offrit à mes yeux chez Madame de Luzi , je ne fus pas le maître de rejeter les impressions charmantes que vous fîtes sur mon cœur ; il y a trop long-tems , Madame , que je cherche à vous en faire l'aveu , pour ne pas profiter de cet heureux moment ;

dùssiez - vous vous offenser de l'amour que j'ai pris dans vos yeux, je ne puis vous le cacher davantage ; ne le condamnez pas après l'avoir fait naître. Un soupir & un profond silence fut toute la réponse que l'on me fit ; je recommençai à jurer à cette Belle , que je l'adorois , en la pressant entre mes bras.

Que vous êtes séduisant , me dit-elle : enfin , c'étoit donc là ce que signifioient ces tendres regards que j'affectois de ne pas voir ; mais ils flatoient trop mon amour propre pour ne pas y être sensible. Une femme répandue dans le monde , & accoutumée aux langages flatteurs de tous les hommes, s'accoutume insensiblement à les voir , & à les écouter avec indifférence ; mais moi qu'un époux retient ici captive , comment ne ferois - je

pas flatée des bontés d'un homme qui est le premier qui a pu trouver le moment de me dire qu'il m'aime ?

A la faveur de la nuit qui commençoit à devenir plus sombre, je pris avec transport un baiser sur les lèvres de cette Dame, qui me dit de la suivre sur une terrasse d'où nous pouvions voir la Comète. M'appercevant que pour y aller, il falloit traverser une allée des plus couvertes, à travers laquelle j'entrevois à peine une espèce de jour, je donnai le bras à la Marquise, & me mit en devoir de l'y conduire. Arrivés sous les arbres : Que cet endroit, lui dis-je, seroit favorable pour se venger d'un époux ! Ah ! Marquise si vous m'aimiez, nous verrions bien la Comète un autre jour ; demain, par exemple, Monsieur de Ferriere nous

l'expliquera , & demain quand vous voudriez me rendre heureux , vous ne le pourriez plus. En finissant ces mots , je lui donnai encore un baiser sur la bouche ; elle se mit à folatrer , & à fuir devant moi : je l'eus bientôt rejointe , & me jettant à ses genoux que j'embrassai , soit foiblesse de sa part , soit que je les pressai trop fort , ils plierent , & la Marquise tomba sous moi : l'éclat de rire qu'elle fit , m'enhardit ; & au lieu de lui prêter mes mains pour la relever , je m'en servis pour la retenir dans mes bras : peut-être que si le jour nous eût éclairés dans ce petit combat , j'aurois vu quelque chose de bien aussi charmant que la Comète ; mais le Soleil n'est pas fait pour porter ses rayons dans ces lieux fortunés. Le jeu dura quelque tems ; on ne

joue pas impunement avec l'Amour, rarement ce Dieu est dupe, l'aimable de Ferriere y prit gout. Vous chiffonnez mon tour de gorge, me dit-elle avec vivacité; c'est assez rire, quittons ce lieu, l'on ne s'y voit pas, je sens vos mains; mais en-vain je les cherche dans les ténèbres, je ne puis les découvrir, finissez donc.

Cette Belle ne faisoit cependant nul effort pour se relever: je ne sçais ce que je devins tout d'un coup; mais après un moment d'un plaisir si vif que j'en perdis toute connoissance, je me trouvai entre les bras de la jeune Marquise, j'avois le visage appuyé contre le sien: elle me parut immobile; & sans quelques soupirs qu'elle laissoit échaper de tems en tems, & que sa gorge par une douce agitation, renvoyoit contre ma poitrine, j'au-

rois crains pour sa vie : on meurt de joie aussi-bien que de douleur, cela n'est pas sans exemple. Je fis alors réflexion à ce que le vieux de Ferriere m'avoit dit, que son Epouse étoit si insensible, qu'elle ne prenoit pas même du plaisir avec lui, & je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ce bon vieillard.

Elle se reveilla tout d'un coup, comme d'un profond assoupissement, & me repoussa d'abord, en me disant, si c'étoit ainsi que l'on agissoit avec une honnête femme; puis se relevant avec un peu moins de vivacité qu'elle en avoit auparavant, elle prit en relevant le chemin de la terrasse sans vouloir me parler; je la suivis: Hé bien, lui dis-je, en y arrivant, vous voyez que nous y sommes encore à tems, la Comète ne fait que commencer à paroître;

Monsieur de Ferriere, une lunette à la main, assiege le Ciel de ses regards; mais ne craignez rien, Madame, poursuivis-je, sa lunette ne porte pas jusqu'ici. Vous badinez bien à votre aise, reprit la Marquise, je ne suis nullement contente de vous. Elle me fit encore quelques reproches qui se terminèrent par me dire, que si cela m'arrivoit davantage, elle en avertiroit son mari: je n'en crus rien, & je crois que je n'eus pas tort. En quittant la terrasse, elle eut la précaution de faire un grand détour, pour éviter de passer par l'allée qui m'avoit été si favorable.

Comme il étoit tard, & que le Marquis n'arrivoit point, la dame me pria de ne pas demeurer davantage avec elle, de crainte de donner de jalousie à son

son époux. Je quittai donc cette aimable Françoise, après l'avoir embrassée, & lui avoir promis de revenir le lendemain diner chez elle.

Je m'y rendis effectivement; juge, chere Atalide, s'il y fut parlé de la Cométe: Le Marquis soutint que la queue devoit tomber dans son Jardin, il demanda à Madame de Ferriere si elle s'en étoit apperçue; elle répondit qu'il étoit vrai, & ne put s'empêcher de sourire, en me jettant un coup d'œil, auquel je répondis par un autre aussi expressif que le sien. Comme je dis à Monsieur de Ferriere que je n'avois pas vu ce Phénomene, il s'offrit de me le faire voir le soir même de dessus la terrasse: Il n'y a qu'à vous faire préparer ici un lit, me dit-il, & nous passerons une partie de la nuit dans

Q

le Jardin. Je n'eus garde de rejeter cette proposition qui m'annonçoit quelque aventure nouvelle. Que le jour me sembla long! Enfin la nuit venue, on soupa de fort bonne heure, pour avoir plus de tems: la Marquise nous accompagna, & nous passâmes tous ensemble l'allée charmante qui m'avoit si bien servi la veille à pareille heure. Que deux yeux de plus rendirent la scène bien différente! Il n'y avoit pas moyen d'esperer un fort si heureux. Comme il y faisoit fort sombre, je ne laissai pas de donner quelques baisers à la belle Marquise, que son Epoux tenoit par le bras: elle ne faisoit qu'en rire, & me ferroit la main de tems en tems, en répondant au Marquis qui lui parloit de la Comète qui parut en je ne sçais quelle année.

A force de jouer le bon-

homme, je faillis découvrir tout le secret. Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où j'avois été heureux la veille : en voulant prendre la main de Madame de Ferriere pour l'en faire ressouvenir, je pris celle de son mari qu'il portoit de côté & d'autre en gesticulant ; mais je scus si à propos applaudir à ce qu'il disoit, en lui serrant la main, qu'il témoigna en être satisfait ; & prit cette feinte pour une démonstration d'amitié, ou pour un mouvement d'admiration causé par ce qu'il disoit.

Arrivés sur la Terrasse, il nous fit part de ses sçavantes réflexions, & nous expliqua la Comète par l'Algebre, selon les règles de Kepler ; mais toutes les fois que curieux des secrets du Ciel il avoit un œil fermé, & l'autre sur sa lunette, je vo-

Q ij

lois un tendre baiser sur les lèvres de son aimable Epouse, & je ne voyois qu'elle. Quoique je répondisse à notre Astrologue que je découvris dans le Ciel les mêmes choses que lui, je n'avois garde de le contrarier en rien. J'ajoutois même de tems en tems qu'il me sembloit voir quelque chose de nouveau, pour l'engager à ne pas quitter sa lunette.

Enfin, fatigués d'avoir vu tant de belles choses, nous rentrâmes, & le Marquis me conduisit lui-même dans l'appartement qui m'étoit destiné. Je connoissois la maison, je vis avec plaisir qu'il n'étoit pas éloigné de celui de Madame de Ferriere. Sans faire réflexion que la chambre à coucher de son Epoux y communiquoit, je me livrai un moment aux idées charmantes qui

passerent par mon esprit. Je me rendis à la porte de l'appartement de la Marquise ; au bruit que je fis pour l'ouvrir, j'entendis tout d'un coup la voix d'un homme ; c'étoit M. de Ferriere qui demanda qui étoit là. Ah ! ah ! je vous y prens , lui dis-je , fans me déconcerter : Vous êtes un bel Astrologue, tandis que le Ciel est tout en feu, & que l'on y voit la chose la plus extraordinaire du monde, vous dormez tranquillement. Las de vous chercher par-tout , ne vous trouvant ni dans votre lit , ni sur la Terrasse , je suis enfin venu ici ; mais je ne sçais si vous verrez encore quelque chose, j'en doute. Que je vous ai d'obligation , s'écria le bon vieillard avec une joie qui égaloit presque la mienne !

Pendant qu'il se levoit, j'entraï

pour répondre aux différentes questions qu'il me faisoit sur ce que j'avois vu. Tandis qu'il s'habilloit, & qu'il sortit pour crier qu'on apportât de la lumiere & ses lunettes, je me mis un moment auprès de Madame, qui n'osoit crier, disoit-elle, parce que son Epoux étoit là. Comme les momens étoient précieux, nous abregeâmes le cérémonial; enforte que quand la lumiere parut, j'étois à dix pas du lit couché sur un sofa, d'où je demandai au Marquis d'un air grave si les lunettes étoient bonnes.

Quand tout fut préparé, j'ouvris une fenêtre, en annonçant au bon-homme qu'on ne voyoit plus rien, & qu'il pouvoit se recoucher. Me recoucher, dit-il, c'est pour le coup que vous auriez raison de vous moquer de moi. Vous, qui avez tout vu,

vous pouvez y aller ; peut-être paroîtra-t-il encore quelque chose. Plus je le pressai de se remettre au lit, en disant cependant par exclamation : Que cela étoit curieux à voir ! quel dommage que vous ne l'ayez pas vu ! moins il avoit envie de rester. Nous sortîmes ensemble : il prit le chemin de son Jardin, & moi je revins sur mes pas auprès de la jeune Marquise, qui éclata de rire, en apprenant que je n'avois rien vu, & que c'étoit par présence d'esprit que j'avois trouvé tout d'un coup ce prétexte qui m'avoit si bien réussi. Cela est fort bien, dit-elle, ne comptez cependant pas passer la nuit auprès de moi. Retirez-vous dans votre appartement, vous devez être satisfait. Cela ne m'empêcha pas de demeurer ; la Belle ne voulut pas sans dou-

te se donner la peine de crier, parce que son mari étoit trop loin pour cette fois, & qu'il n'auroit pas entendu.

Je passai avec elle environ deux heures les plus délicieuses; il semble que les plaisirs sont plus vifs quand l'Amour nous les procure par quelques ruses. De crainte d'être surpris par M. de Ferriere, je m'arrachai enfin avec peine d'un lieu si plein de charmes. En retournant dans ma chambre, je vis avec surprise que le Marquis en sortoit. Avant qu'il m'eût apperçu, je courus à une fenêtre d'un corridor voisin, par lequel il devoit passer. Il ne tarda pas à m'y appercevoir; Est-ce-vous, me dit-il? Vous m'avez fait une peur épouvantable, je croyois voir un phantome, ou un voleur. Un homme d'esprit, lui dis-je, ne s'épou-
yante

vante de rien. Je viens de mē
relever pour examiner s'il ne pa-
roissoit rien davantage , auquel
cas j'aurois été vous rejoindre :
Non, me dit-il, je n'ai rien vu.
Je vous l'avois bien dit , lui
dis-je , vous n'avez pas voulu me
croire : allons nous coucher ,
croyez-moi , vous êtes content ,
& moi aussi ; nous nous quittâ-
mes ainsi les meilleurs amis du
monde.

Avec les Dames il n'y a que
la première séance qui coute ;
j'ai vu depuis l'aimable Marquise
autant de fois que l'occasion s'en
est présentée. Je ferois un Livre
entier de tous les tours que nous
avons joués à son Epoux ; je me
réserve le plaisir de te les con-
ter de vive voix. Je ne puis ce-
pendant m'empêcher de t'en dire
encore un.

Une nuit que j'avois eu le

R

secret de me glisier dans l'appartement de Madame de Ferriere, en rentrant sur mes pas, après avoir feint de sortir, le Marquis s'avifa de venir voir son Epouse pendant que j'étois tranquillement à ses côtés. Il fallut battre en retraite; j'avois dérangé ses plaisirs, il déranga les miens pour cette fois. Je n'eus que le tems de me jeter dans un petit cabinet à toilette, avec ce que je pus saisir de mes habits qui étoient sur un fauteuil: j'oubliai le principal, c'étoit ma robe, qui étoit sur les pieds du lit; le moyen de l'aller reprendre? La Femme de chambre que j'avois eu soin de mettre dans mes intérêts, couchoit dans un autre petit cabinet voisin; je frappai doucement à sa porte, elle m'ouvrit, & parut sensible au malheur qui venoit de m'arriver;

elle me promit d'aller le lendemain dès le matin retirer ma robe : Que devenir pendant tout ce tems ? Je fis ce que tout autre eût fait en ma place , cette fille en valoit bien la peine , sans avoir l'air délicat de sa Maîtresse , elle est à peu près de sa taille , elle a le visage gracieux , la gorge belle , & enfin de quoi exciter les désirs d'un homme moins amoureux que moi ; d'ailleurs , les services qu'elle m'avoit rendus , & celui qu'elle devoit encore me rendre , m'engageoient à la reconnoissance. Un Turc , dont sa Maîtresse étoit contente , ne lui parut pas à mépriser ; elle ne fit qu'autant de façon que l'usage en permet en France ; elle dit non , & ne laissa pas d'agir comme si elle eût dit oui ; je n'ai que lieu de me louer de son zèle.

A peine étoit-il jour, qu'elle se rendit dans l'appartement de sa Maîtresse pour me rapporter ma robe. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'elle revint me dire que Monsieur venoit d'en sortir pour aller rêver au Jardin selon sa coutume, & que par abstraction il avoit mis ma robe pour la sienne ! Elle ouvrit une fenêtre en même tems, & me le fit voir, qui, occupé de quelque systême nouveau, se promenoit en long & en large ; je ne pus m'empêcher de rire. J'entrai dans la chambre de la Marquise, qui frémit à cette nouvelle ; je lui donnai quelques baisers, & pris mon parti en galant homme.

On reporta la robe du Marquis dans sa chambre, & je retournai sur le champ chez moi, d'où j'écrivis à Monsieur de Fer-

rière de me renvoyer ma robe ; que j'avois oubliée chez lui la veille ; je l'avois quittée pour me mettre à table ; cela parut probable. Le bon-homme ne fit que rire de cette scène, & me fit réponse, qu'il ne sçavoit où il l'avoit trouvée ; mais qu'au moment qu'il lisoit ma Lettre, il avoit ma robe sur ses épaules ; il retourna dans son cabinet, où il trouva la sienne dans l'endroit accoutumé, ce qui ne lui fit pas naître le moindre soupçon. Il demanda de mes nouvelles ; mon domestique, bien instruit, lui dit que j'avois été malade toute la nuit, & que je m'étois plains de ce qu'on faisoit trop bonne chere chez lui.

Après Madame de Ferriere, j'eus affaire à la femme la plus fiere que j'aie jamais connue, aussi étoit-ce une Duchesse : tout

se faisoit chez elle avec poids & mesure; elle ne pouvoit souffrir que je la baisât sur la bouche; elle exigeoit de moi que je misse bas mon Turban pour recevoir ses faveurs. Je fus congédié pour avoir voulu une fois toucher sa gorge : je n'en fus pas bien fâché; de tels amours n'étoient guères le fait d'un Turc.

Quelle varieté dans les caractères ! Celle qui lui succéda, quoique d'aussi bonne condition, étoit d'une impudence qui faillit me déconcerter. Non contente de me tout accorder sans presque se le faire demander, il n'est point de liberté qu'elle ne prît avec moi, & qu'elle ne me permît avec une hardiesse telle que je n'en vis jamais.

Une de ses parentes, que j'eus occasion de connoître quelque tems après, ne lui ressembloit

guères ; elle étoit un peu timide , & d'une délicatesse capable d'impatienter le moins empressé de tous les hommes. Ce ne fut qu'après un tems infini , & des complaisances sans bornes , que je pus la résoudre à m'accorder quelque chose. Elle me disoit toujours que je la tourmentois trop ; qu'on disoit que cela échauffoit horriblement ; qu'après qu'elle auroit pris le petit-lait au mois de Mai , ou les Eaux de Passy , elle verroit. Enfin le mois de Mai passé , & le petit-lait pris , je présentai tout de nouveau ma très-humble requête à cette Dame , qui me demanda quinze jours pour se remettre d'une saignée. Ce terme expiré , un soir que je conjurois cette Belle d'avoir quelque égard à ma constance , elle parut prête à céder à mes transports : com-

R iiij

me je voulus lui en donner des
 marques : Sur un fauteuil , me
 dit-elle , y pensez - vous , Ach-
 met ? cela seroit capable de m'ef-
 tropier ; en vain je l'assurai que
 je me modererois si bien , que
 je ne l'incommoderois point ; il
 fut impossible de l'y résoudre.
 Passons sur ce sofa , lui dis - je.
 Je l'ai mesuré plusieurs fois , me
 dit-elle , & mon mari , avant
 que de partir pour la Bohême ,
 faillit m'y casser la jambe. Je re-
 présentai à cette Belle qu'il y
 avoit un lit dans son cabinet :
 Ah ! pour un lit , dit-elle , passe ;
 je l'y conduisis par la main. Ce
 ne fut pas tout , comme le lit
 n'étoit pas encore fait , elle vou-
 lut remettre la partie à un autre
 jour ; mais sans l'écouter je l'y
 portai malgré elle le plus douce-
 ment qu'il me fut possible &
l'arrangai de mon mieux. Elle

n'y fut pas plutôt, qu'elle me demanda un oreiller pour mettre sa tête, & me pria de desserrer ses jarretieres, & d'ôter ses pantoufles de ses pieds; enfin après lui avoir encore fait boire un verre de ratafia de Neuilli, j'entendis ouvrir la porte; c'étoit sa femme de chambre: la Dame feignit avoir mal à la tête. Croirois-tu, belle Esclave, que cette Dame, après toute la peine que je m'étois donnée, eut envie de se relever pour laisser faire son lit, parce que, disoit-elle, la couverture faisoit un pli sous elle; mais sa femme de chambre lui représenta heureusement, que de tant se remuer, cela pourroit la tourmenter. Nous ne fûmes pas plutôt seuls, que je voulus finir cette scène; mais il faisoit encore trop chaud, il fallut attendre que

Le soleil fut couché. Enfin petit à petit, & avec bien des ménagemens, je jouis d'un bonheur que j'avois si bien gagné; il fallut la laisser reposer une heure, comme après son petit-lait. Depuis ce jour-là, toutes les fois que je voulus jouir des mêmes faveurs, il fallut faire les mêmes cérémonies; ces petites minauderies ne laissoient pas de m'amuser, & de mettre de la variété dans mes plaisirs.

Une Fermière générale d'une beauté ravissante, mais encore plus bête, & dont l'ame se resentoit du premier état de ses ancêtres, me tint huit jours en haleine. Enfin pour la réduire il fallut lui dire que des Duchesses, des Comtesses & des Marquises l'avoient devancée: elle se crut honorée de les suivre, & jugea que je devois être un

homme d'un mérite distingué ;
bientôt elle en fut convaincue.

Quoique répandu dans le
grand monde, je ne laissois pas
d'entretenir les mêmes liaisons
avec mes premières connoissances,
& l'aimable Therese étoit
toujours ma maîtresse favorite.

Il me prit un jour envie de
réunir la plupart des filles que
j'avois en differens quartiers, &
de leur donner une fête semblable
à celles que je vous donne
de tems en tems dans mon Ser-
rail. Cette idée me plut d'abord,
& je ne fus pas long-tems à la
mettre à exécution. La maison
de Therese, qui étoit proprement
mon petit Château de campagne,
fut le rendez-vous de la
compagnie, composée de douze
personnes d'élite ; c'étoient
les mieux faites, les plus belles,
& les plus gaies. J'étois seul

d'homme, plusieurs de ces femmes sçavoient chanter & jouer des instrumens; je leur avois fait present à toutes d'une petite robe courte de raffetas couleur de rose, garnie d'une gaze en argent, & d'un jupon semblable: c'étoient-là les seuls habits qu'elles mirent; leurs cheveux bouclés descendoient sur leur gorge, qu'elles avoient découverte, & d'une blancheur éblouissante, car le Sexe est charmant en France.

Que cette Assemblée étoit gaillante! Elles commencerent par danser toutes ensemble, puis deux à deux, & enfin seules. Couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau, j'étois spectateur de cette scène enchantée, & je jettois mon mouchoir à celles qui faisoient sur moi de plus vives impressions.

Je commençai par Therese ; un grand soupé suivit cette fête , & le vin , pere des plaisirs , la fit recommencer avec plus de chaleur qu'auparavant ; enfin le sommeil s'empara de tous nos sens.

Quand je me réveillai le lendemain , je me trouvai entre les bras de deux femmes ; deux autres étoient couchées sur les pieds de mon lit , & le reste sur le sofa , & les lits de repos , qui se trouverent dans cet appartement. Je contemplai un moment tant de charmes , dont je pouvois jouir à mon gré ; & me levant sans bruit , je fis le tour de ma chambre pour les voir de plus près : l'une étoit négligemment penchée sur les genoux d'une de ses compagnes ; une autre , dans un désordre charmant , dormoit tranquillement , ayant la tête renversée sur le sein de-

couvert de son aimable voisine ;
& montrait le sien à demi caché par une de ses mains ; toutes les autres étoient dans des situations à peu près semblables.

Elles se réveillèrent à un signal que je fis ; ce fut un autre coup-d'œil enchanté que de les voir se lever à demi-endormies , & se disputer en chassant le sommeil de leurs yeux , le bonheur de me donner le premier baiser. J'en reçus un de chacune , & fus après leur en rendre deux ; nous passâmes de-là dans un jardin , où un léger déjeuner nous attendoit : sous une cabane couverte d'un feuillage épais , autour de laquelle regnoit un canapé couvert de mousse , & semé de fleurs , apprêté par les mains des Amours. Cette verdure mêlée des robes couleur de rose de ces charmantes

Françoises, & de l'argent que quelques rayons du soleil venoient rendre plus vif, en perçant à travers le feuillage, faisoient une variété admirable: l'éclat du vin, qui brilloit dans les verres, y ajouta bientôt de nouveaux charmes, que l'Amour rendit inimitables.

Comme c'étoit là la dernière entrevue que je comptois avoir avec ces femmes, je leur fis à chacune des présens conformes à leur gout, en leur promettant de me souvenir toute ma vie des bontés qu'elles avoient eues pour moi. J'offris de faire un sort heureux à celles qui voudroient me suivre à Constantinople; il n'y eut que Therese qui eut assez d'amour pour le désirer. Je commençai à l'en aimer davantage. Après avoir fait de tendres adieux à toutes les autres, je les ren-

Voyai ; car je méditois une conquête qui demandoit tout mon tems , & qui pût dignement couronner les amours que j'avois eues en France.

Que penseras-tu , chere Atalide , de ce que je vais t'apprendre ? je ne suis plus cet Achmet généreux , qui sensible aux malheurs de la Marquise de Chambertin ne vouloit d'elle que la gloire de l'obliger. Le commerce des François , ou plutôt l'Amour m'a fait avoir d'autres vues. On ne peut pas être long-tems simple ami d'une femme aimable : l'amitié n'est faite que pour unir les personnes d'un même sexe ; l'Amour a son domaine particulier , & les feux qui croissent lentement , n'en deviennent que plus forts.

Un jour que je conversois à mon ordinaire avec cette vertueuse

tueuse Dame sur la bizarrerie des
 coutumes de sa Nation, je me
 trouvai des desirs si vifs que je
 n'eus pas de peine à m'apperce-
 voir que l'Amour y étoit pour
 quelque chose, au lieu qu'aupa-
 ravant je ne voyois cette Fran-
 çoise que pour lui procurer quel-
 ques soulagemens. Je commen-
 çai à en chercher auprès d'elle.
 Pour lui donner tout mon tems,
 je quittai mes autres connoissan-
 ces, Therese fut la seule que je
 ne lui sacrifiai pas, encore ne la
 voyois-je que rarement. Tant
 d'assiduités de ma part, mon air
 mélancolique, & mes yeux qui
 n'avoient peut-être pas été si dis-
 crets que ma bouche, engage-
 rent, un soir que nous étions
 seuls, la Marquise à me deman-
 der ce que j'avois. Vous soupi-
 rez, Achmet me dit-elle: seriez-
 vous charmé de quelque beauté

S

nouvelle, insensible à vos vœux ? pourquoi garder le silence ? ne suis-je plus votre amie ? craignez-vous que je vous reproche d'aimer tant de femmes ? Je ne suis pas si injuste : élevé dès votre enfance dans ces maximes suivies par les plus sages, & les plus respectables de votre Nation, approuvées, recommandées même par votre grand Prophète, je ne suis pas surpris de les trouver dans votre cœur. Que vous êtes bonne, Madame, lui dis-je, de vous intéresser si fort au sort d'un malheureux indigne de vos bontés ! oui, j'aime, mais celle que j'adore, élevée dans une autre croyance, en me permettant d'aimer plusieurs femmes, se refuse d'aimer un seul homme. Si l'aimer c'est l'offenser, le ciel m'est témoin que j'ai tout mis en usage pour défendre

mon cœur des charmes de ses yeux, ils sont plus forts que ma vertu. Ne puis-je connoître cette heureuse Françoisse, reprit Madame de Chambertin? au lieu de languir ici depuis quelques jours, pourquoi n'êtes-vous pas à ses genoux? M'y voilà, lui dis-je en embrassant les siens.

La Marquise ne me souffrit pas long-tems dans cette attitude charmante; elle me releva en colere, & je fus quelque tems sans oser la regarder: je levai enfin les yeux; mais je ne pus soutenir un de ses regards, confus d'un aveu si mal reçu, je voulus sortir. Rien ne vous retient, me dit-elle, d'un air fier, il est des Françoises différentes de celles que vous avez connues jusqu'à présent; c'est la facilité que vous avez eue d'en triompher, qui vous a fait espérer, sans doute,

S ij

que je ne pourrois vous résister.
Adieu, perfide Ami! je vous eus
regreté, & vous me forcez de
vous haïr.

Je n'eus pas la force de répon-
dre : je fortis sans oser même
jetter un regard sur cette Dame.
Manon que je trouvai dans l'anti-
chambre, me demanda ce que
j'avois, je lui dis, en me laissant
tomber de foiblesse dans un fau-
teuil, ce qui venoit de m'arriver:
elle me consola du mieux qu'el-
le put, en me promettant de fai-
re pour moi ce qu'elle pourroit
auprès de sa maîtresse; je lui
défendis de lui parler de mes
amours, mais elle passa mes or-
dres.

A peine fus-je parti, que Ma-
non qui crut que j'allois aban-
donner la Marquise, entra dans
son appartement, & lui repro-
cha le peu de reconnoissance

qu'elle avoit pour un homme qui lui faisoit tant de biens depuis si long-tems: Oui, Madame, poursuit-elle, avec aigreur, sans ses secours, je ne sçais ce que nous serions devenues toutes deux. Cet argent que vous attendiez vous a manqué, & c'est ce Turc généreux qui me l'a remis pour vous le donner; c'est encore lui qui paye chaque jour la dépense que vous croyez faire à credit, en attendant de la Cour une Pension imaginaire que vous n'aurez jamais.

Pendant ce discours accablant, l'infortunée Marquise fondoit en larmes, & ne trouvoit pas de voix pour répondre. Faut-il, dit-elle enfin, qu'il soit si généreux, & si cruel tout ensemble: que ne me laissoit-il sortir de cet appartement? où prendre dequoi lui rendre tout ce que j'en ai reçu?

Aimez-le Madame, reprit Manon, & le tendre Achmet se croira trop bien payé. Quel amour crois-tu, reprit-elle, qu'il exige de moi? se contenteroit-il d'un simple aveu? Hélas! le ciel m'e st témoin que charmée de ces vertus que tu lui connois, je n'userois pas de feinte en lui disant que je l'aime; mais que n'aurai-je pas à craindre, s'il en étoit instruit? Sûr de regner dans mon cœur, il deviendroit téméraire, & peut-être aurois-je la faiblesse de l'écouter; il vaut mieux ne le plus revoir, c'est le plus sûr parti. Je vais écrire à Achmet pour le remercier & lui promettre de lui rendre le plutôt qu'il me sera possible l'argent qu'il m'a prêté de si bonne graces. Où le prendrez-vous, Madame, interrompit Manon? La Providence y pourvoira, ajouta

la Marquise, en se renfermant dans son cabinet. Voici la Lettre que Manon m'apporta de sa part.

LA MARQUISE DE CHAMBERTIN
Au Bacha Achmet.

J'IGNOROIS, généreux Achmet, les obligations que je vous ai: Manon vient de m'en instruire. On ne peut être plus reconnoissante que je la suis: je vais faire un dernier effort pour trouver de quoi m'acquitter auprès de vous, & me dérober pour jamais à vos yeux. Ne m'appellez point cruelle, il m'en coûtera autant qu'à vous. Adieu. N'en ai-je point trop dit?

Manon acheva de me convaincre que j'étois aimé: je lui reprochai son imprudence; mais la joie que me procura une nou-

velle si consolante, m'empêcha quelque tems de penser à d'autres intérêts qu'à ceux de mon cœur. Quoi la Marquise m'aime, me disois-je, & je l'ai offensée! courons à ses genoux lui demander ma grace.

Je retournai donc chez Madame de Chambertin, que je trouvai fondante en larmes; elle me répéta de vive voix ce qu'elle venoit de m'écrire, & me pria en gémissant, d'oublier une infortunée, accablée de trop de chagrins pour être sensible aux douceurs de l'Amour. Je lui jurai un respect éternel; mais quels sermens que ceux des Amans! je fus bien environ une semaine entiere à voir cette Dame tous les jours sans être parjure; l'Amour n'avoit pas ratifié le Traité respectueux que j'avois fait avec lui.

Un

Un soir que je trouvai la Mar-
 quise plus gaie qu'à l'ordinaire,
 elle me fit la lecture d'une lettre
 que lui écrivoit un de ses amis,
 qui lui apprenoit que le Roi lui
 faisoit la pension qu'elle deman-
 doit, en consideration des ser-
 vices que son Epoux avoit ren-
 dus à l'Etat; je lui en fis mon
 compliment, & lui en témoi-
 gnai ma joie. Je pourrai donc,
 me dit-elle, m'acquitter envers
 vous? Je la priai de ne pas y
 penser, & l'assurai que le bon-
 heur de l'avoir obligée me dé-
 dommageoit au-delà du petit ser-
 vice que je lui avois rendu; ses
 yeux, que je n'avois jamais vus
 que couverts d'ennuis, s'anime-
 rent; cette tendre langueur, qui
 ne la quittoit jamais, mêlée d'un
 peu de vivacité & d'enjouement,
 en ajoutant de nouvelles graces
 à son visage, rallumerent en
 moi des feux qui n'étoient qu'af-

* T

foupis. En vain je voulus les éteindre, ils s'augmentoient malgré moi, & bientôt ma bouche, fidelle interprète de mon cœur, exprima ce qu'il sentoit; j'oubliai mes sermens, & j'en vins aux prieres. Que ne me dit pas cette tendre Dame pour modérer mes transports? mais s'opposer à une passion violente, c'est vouloir arrêter un torrent dans sa course. L'aimable de Chamberlin déconcertée, & surprise tout ensemble d'une attaque si foudaine & si vive, eut à peine le tems de réfléchir si elle se défenderoit ou non; & mon bonheur suivit ma témérité de si près, qu'il faut bien que la résistance que je trouvai ne fût pas bien forte: quoi qu'il en soit, je tombai aux genoux de cette charmante Françoisise; je voulus la regarder; mais couvrant ses yeux d'une main, & me repoussant de

l'autre , en détournant la tête :
 Allez, me dit-elle avec douceur,
 allez , cruel ami , vous vanter
 d'un si glorieux procédé ; est-ce
 là ce que vous m'aviez juré ?
 Pourquoi vous ai-je cru ? A ces
 mots tremblante entre mes bras ,
 elle voulut faire un effort pour
 me fuir ; je la retins par mille
 baisers , dont elle n'eut pas la
 force de se garantir. Nos yeux ,
 après s'être fuïs long-tems , se
 rencontrèrent ; les siens me re-
 prochoient ma témérité ; mais
 la douceur de son visage me di-
 soit que j'avois sçu profiter du
 moment favorable , & que j'é-
 tois encore plus heureux que té-
 méraire. Enfin j'obtins ma gra-
 ce. Quelques efforts que je pus
 faire dans la suite , il me fut im-
 possible de retrouver une secon-
 de fois la Marquise assez foible
 pour en triompher ; il fallut me
 contenter du nom d'Ami, qu'elle

* T ij

me donna jusques à son départ pour Lyon , où elle vient de se rendre , après avoir été remercier le Roi , qui lui procure de quoi y vivre honnêtement dans le sein de sa famille.

Enfin , belle Atalide , dans huit jours nous quittons Paris ; j'y ai joui de tous les plaisirs, rien ne me flate plus en France.

Zulime est la seule femme dont je n'ai pu triompher ; mais Dely n'en est pas plus heureux , il est aussi privé des caresses de sa chere Esclave , qui nous a remis tous deux à notre retour à Constantinople. Cette fille qui nous a tant divertis par la singularité de ses sentimens , en a encore adopté de tous nouveaux : à présent elle n'ose regarder un homme , pas même son cher Dely.

Je consacre à tes parens le peu de tems qui me reste à de-

meurer ici ; ta mere & tes
sœurs jouissent d'une santé par-
faite ; elles me quittent à re-
gret , & si tu ne me rappellois
à Constantinople , je les quitte-
rois de même.

L'aimable Emilie , constante
dans sa vocation , ne paroît pas
regreter le monde qu'elle a quit-
té. Je la fus voir hier ; elle te fait
mille amitiés : pour Eloïse , l'aî-
née de toutes tes sœurs , cette
dédaigneuse , dont la fortune a
duré aussi peu que ses charmes ,
a bien diminué de sa fierté ,
ne trouvant plus personne qui
veuille l'entretenir , elle vient
de se résoudre enfin , avec bien
de la peine , à demeurer avec
ta mere ; & Lucile , qui bri-
guoit une place à l'Opera , est
dans tout son lustre. Elle com-
mence à jouir de toute la fortune
qui vient d'abandonner Eloï-
se , sans que le sort de sa sœur

lui ait ouvert les yeux. Ta tendre mere espere, que dans quelques années, Lucile viendra rejoindre Eloïse : elle attend ce tems avec impatience.

Avant que de partir, je leur ferai tout le bien qu'il me sera possible, & compte que je ne les oublierai pas de retour à Constantinople.

Thereſe veut bien ſe donner à moi & m'accompagner : c'eſt une amie que je vais te conduire, chere Atalide : que de momens heureux vont ſuivre mon arrivée ! Puiſſé-je te retrouver auſſi tendre que je t'ai quittée. Adieu. Que cet adieu eſt différent de celui que nous nous fîmes les larmes aux yeux en nous ſéparant ! Celui-ci m'annonce que je te reverrai bientôt, auſſi eſt-ce avec joie que je le prononce. Adieu.

DE

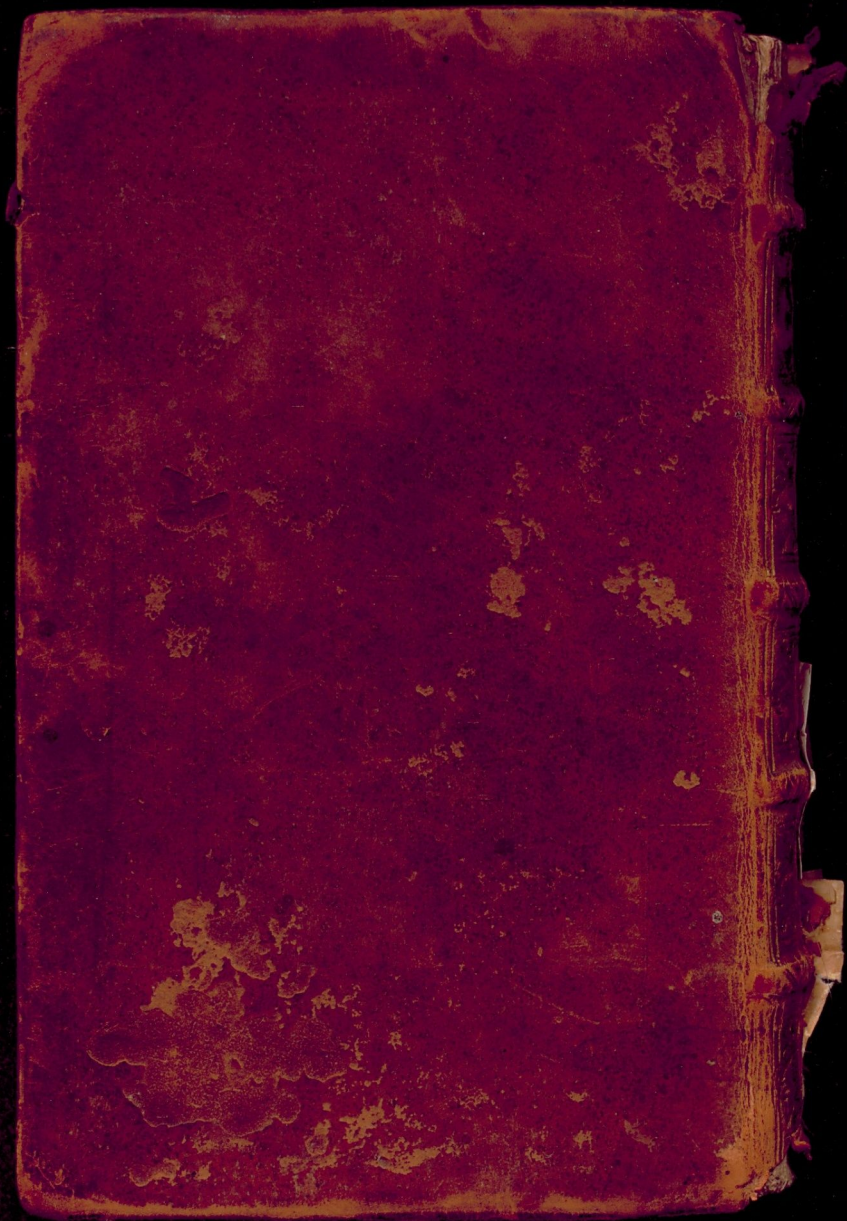
107 321

107-321
S

X2665473

DE 35475







MEMOIRES TURCS

AVEC

L'HISTOIRE GALANTE
de leur séjour en France,

PAR *ACHMET DELY-AZET*, BACHA
A TROIS QUEUES, Turc de la suite de
SAID EFFENDI, Ambassadeur
Extraordinaire du Grand Seigneur.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

En l'Hôtel de son Excellence, rue de
Tournon, Fauxbourg S. Germain.

M DCC XLIII.

*Lu & approuvé par l'Approbateur Général
du Grand Seigneur.*